

Mémoire

Auteur : Lemaire, Célia

Promoteur(s) : Kirsch, Eleonore; Denayer, Dorothée

Faculté : Faculté des Sciences

Diplôme : Master en sciences et gestion de l'environnement, à finalité spécialisée

Année académique : 2024-2025

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/23793>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

ULiège - Faculté des Sciences - Département des Sciences et Gestion de l'Environnement

WALLONIE, NOUVEAU MONDE SAUVAGE ?



CÉLIA LEMAIRE

**MEMOIRE PRÉSENTÉ EN VUE DE L'OBTENTION DU DIPLOME DE MASTER EN SCIENCES ET GESTION DE
L'ENVIRONNEMENT, A FINALITE SPECIALISÉE**

RÉDIGÉ SOUS LA DIRECTION DE DOROTHEE DENAYER ET ELEONORE KIRSCH

COMITÉ DE LECTURE :

CHLOE LE BRIS

OLIVIER KINTS

PIERRE STASSART

Copyright

Toute reproduction du présent document, par quelque procédé que ce soit, ne peut être réalisée qu'avec l'autorisation de l'auteur et de l'autorité académique* de l'Université de Liège.

*L'autorité académique est représentée par le(s) (co-)promoteur(s), membre(s) du personnel enseignant de l'Université de Liège.

Le présent document n'engage que son auteur.

Auteur du présent document : LEMAIRE Célia,
celia.lemaire17@yahoo.be

Table des matières

1.	<i>Introduction.....</i>	<i>1</i>
1.1.	Méthodologie	3
1.1.1.	Approche générale	3
1.1.2.	Collecte des données	3
1.1.3.	Annonce du plan.....	4
2.	<i>Cadre théorique : analyser les récits.....</i>	<i>5</i>
2.1.	Qu'est-ce qu'un récit ?	5
2.1.1.	Le récit comme relation sociale.....	5
2.1.2.	Les valeurs véhiculées par les récits	10
2.1.3.	La temporalité des récits	12
2.1.4.	Raconter pour comprendre qui l'on est	14
2.1.5.	Le récit comme synthèse de l'hétérogène	15
2.1.6.	Récits écologiques et imaginaires de la transition	19
2.2.	Présentation des terrains d'étude	20
2.3.	Vers une grille d'analyse des récits	22
2.3.1.	Agencement des éléments disparates (mise en intrigue & temporalité)	23
2.3.2.	Acteurs, porte-paroles et attributions des rôles	23
2.3.3.	Relations sociales & circulations des récits.....	24
2.3.4.	Se raconter, construire son identité	25
2.3.5.	Interprétations et réappropriations.....	26
2.3.6.	Dissonances, conflits et consensus.....	26
3.	<i>Le réensauvagement comme récit global</i>	<i>29</i>
3.1.	Éléments historiques qui permettent de mieux comprendre les récits actuels ...	30
3.2.	Des ingrédients narratifs caractéristiques	31
3.3.	Un récit en tension	33
4.	<i>Récits extérieurs des Parcs.....</i>	<i>35</i>
4.1.	Le Parc national de la Vallée de la Semois	35
4.2.	Le Parc national de l'Entre-Sambre-et-Meuse	38
5.	<i>Récits situés issus du terrain</i>	<i>40</i>
5.1.	Axes inductifs.....	41
5.1.1.	Axe 1 - Les rôles des non-humains.....	41
5.1.2.	Axe 2 - La gestion dans les récits.....	45
5.1.3.	Axe 3 - Temporalité : entre temps court des politiques et temps long du vivant.....	48
5.1.4.	Axe 4 - Le collectif : appropriation, conflits et mobilisation.....	52
5.2.	Analyse transversale	56
5.2.1.	Interprétations et réappropriations.....	56
5.2.2.	Dissonances, conflits et compromis.....	58
6.	<i>Discussion.....</i>	<i>62</i>
6.1.	L'agencement des éléments disparates	62

6.2.	Acteurs, porte-paroles et attribution des rôles.....	63
6.3.	Relations sociales et circulation des récits.....	65
6.4.	Se raconter, construire son identité.....	67
6.5.	Interprétations et réappropriations.....	68
6.6.	Dissonances, conflits et consensus	69
7.	<i>Conclusions</i>	72
8.	<i>Bibliographie</i>	1
9.	<i>Annexes</i>	7
9.1.	Guide d'entretien thématique	7

Remerciements

Six années. Deux-mille cent nonante jours. Cinquante-deux mille cinq-cents soixante heures.

Ce mémoire clôt six années d'études supérieures : six années d'apprentissage et d'évolution, de doutes et de remises en question, de découvertes et de camaraderie. Des heures à étudier, des minutes à reformuler, des tonnes de fichiers Word et de Powerpoint, mais surtout, une détermination acharnée.

A Madame Denayer, qui a été là tout au long de ces deux années pour m'écouter, me conseiller, et parfois me basculer, quand il le fallait. J'ai beaucoup appris à ses côtés, autant dans les cours ou dans les conférences auxquelles j'ai assisté que dans nos échanges plus directs sur mon mémoire. Son accompagnement a été précieux et m'a beaucoup fait grandir.

A mon maître de stage, Olivier Kints, pour son intérêt pour ma problématique, ses conseils, ainsi que les personnes qu'il m'a permis de rencontrer, qui ont énormément enrichi ma réflexion et m'ont guidée dans ce projet.

A mes parents. A ma maman, qui n'est plus là aujourd'hui, mais qui m'a transmis l'amour de la forêt et qui m'a fait découvrir ce milieu. C'est en pensant à elle que j'ai d'abord décidé de me réorienter en master en Sciences et Gestion de l'Environnement et puis que j'ai avancé dans ce travail, avec l'espoir qu'il puisse lui rendre hommage et qu'elle en soit fière, là où elle est. Aussi à mon papa, qui a toujours été à mes côtés pour m'écouter et me soutenir et je lui en suis infiniment reconnaissante.

Enfin, à Eloïse, qui a réalisé l'illustration de la page de garde.

Résumé

Ce mémoire, intitulé « Wallonie, nouveau monde sauvage ? », s'engage dans une exploration de la notion de réensauvagement dans les Parcs nationaux de la Vallée de la Semois et de l'Entre-Sambre-et-Meuse.

Ce travail de recherche ne se limite pas à une approche purement écologique, mais plonge au cœur de la puissance des récits pour comprendre comment ils façonnent un imaginaire positif autour du sauvage et redéfinissent les relations entre humains et non-humains dans ces territoires. Ce travail met en lumière les mécanismes par lesquels ces récits sont créés, diffusés et perçus, oscillant entre idéaux écologiques et réalités socio-économiques et culturelles.

Grâce à une analyse qualitative approfondie, ce mémoire révèle les dynamiques d'acceptation, de résistance et de transformation qui sous-tendent ces projets, suggérant que les crises écologiques actuelles pourraient être interprétées comme un « échec de l'imaginaire » que les récits du réensauvagement tentent de surmonter en proposant des visions alternatives pour un futur désirable.

1. Introduction

La nature, sa conservation et sa restauration, est une thématique qui me passionne et qui est au cœur de mes préoccupations. Il y a peu, j'ai eu l'occasion de participer à un ciné-débat autour de la question du lynx, organisé par le Parc national de la Vallée de la Semois. Après la projection d'un film captivant, « Sur la piste du lynx », l'animatrice a pris un moment pour dépeindre la vie de cet animal, ses habitudes alimentaires, son habitat et les efforts de restauration menés pour lui. Ensuite, elle a posé une question simple au public : « Êtes-vous favorable au retour du lynx en Wallonie ? ». Et à ma grande surprise, une réponse unanime, un « oui » franc et équivoque. Cette réaction m'a profondément interpellée. En effet, dans le discours public et dans les médias, le retour des grands prédateurs suscite souvent des craintes, de la méfiance, voire une opposition farouche, alimentée par des récits de peur et des idées préconçues sur le 'sauvage'. Comment, dans ce contexte, un tel consensus positif a-t-il pu émerger ? Qu'est-ce qui a permis à cette salle, a priori représentative d'une diversité d'opinions, de manifester une acceptation aussi unanime ? A priori, cette acceptation ne repose pas uniquement sur des arguments rationnels, elle s'explique aussi sans doute par des récits et des images qui influencent notre façon de voir la nature et de penser notre place dans le vivant.

Cette anecdote, qui met en lumière un décalage entre une perception commune (la peur du sauvage) et une réaction observée sur le terrain (l'acceptation du lynx), m'a amenée à me poser une question : « **Comment les récits des réensauvageurs participent-ils à la construction d'un imaginaire positif autour du sauvage et redéfinissent-ils les relations entre les humains et les non-humains dans les parcs nationaux de la Vallée de la Semois et de l'Entre-Sambre-et-Meuse ?** ». Cette question sera au cœur de mon analyse.

Mon mémoire de master s'inscrit dans cette démarche, en proposant une analyse approfondie des récits construits autour du concept de réensauvagement au sein de deux terrains d'enquête, à savoir le Parc national de l'Entre-Sambre-et-Meuse et le Parc national de la Vallée de la Semois. Ces deux Parcs, récemment créés en Wallonie, illustrent à la fois une volonté politique affirmée de renaturation des milieux ainsi qu'une expérimentation concrète des principes du réensauvagement dans un contexte européen fortement urbanisé et anthropisé.

Grâce à leur diversité écologique, à la multiplicité d'acteurs impliqués et à l'importance accordée au discours dans leur communication en font des espaces privilégiés pour analyser la façon dont le réensauvagement est raconté, mis en scène et adopté.

L'objectif est de décrypter comment ces récits sont élaborés, diffusés, perçus et comment ils naviguent entre idéaux écologiques et réalités socio-économiques et culturelles, afin de comprendre les mécanismes d'acceptation, de résistance et de transformation.

J'ai choisi d'opter pour une approche par les récits pour me permettre d'appréhender les dynamiques sous-jacentes du réensauvagement. Un récit dépasse la simple chronologie d'événements ou la description des faits, il s'agit d'une interprétation, d'une vision du monde qui structure la compréhension, analyse les situations et oriente les pratiques. Les récits ont la capacité de capturer des mondes imaginaires et des savoirs experts, tout en façonnant les perceptions du paysage et de la nature. Ils ne sont pas neutres, ils véhiculent des valeurs, des analyses et des perspectives qui peuvent être divergentes.

Appliquée au réensauvagement, cette notion est primordiale. Les récits évoquant des écosystèmes autonomes ou un retour de la faune sauvage ne sont pas de simples projections lointaines, ils créent un imaginaire de futurs possibles, contribuant à préparer les mentalités à de nouvelles réalités et à rendre leur concrétisation plus envisageable (Laville, 2024). De ce fait, les crises écologiques peuvent être perçues comme un « échec de l'imagination », les récits dominants ayant rendu la société incapable d'imaginer des solutions durables (Laville, 2024). Les récits associés au réensauvagement représentent une réponse à cet échec, en nourrissant notre imagination avec des visions alternatives et en renforçant notre capacité à envisager un monde désirable et respectueux des limites planétaires (Laville, 2024). Ainsi, l'analyse des récits permet de dépasser la simple description des projets pour appréhender les dynamiques complexes du réensauvagement, qui s'inscrit dans des constructions sociales, des systèmes de valeurs et des relations entre les humains et les non-humains.

1.1. Méthodologie

1.1.1. Approche générale

Dans la lignée du parcours que j'ai suivi en Médiation & Transition durant mon master en sciences et gestion de l'environnement, mon mémoire s'inscrit dans une démarche de recherche qualitative, particulièrement adaptée pour explorer des phénomènes complexes et des facteurs difficiles à mesurer objectivement (Aubin-Auger et al., 2008). Cette approche qualitative est privilégiée lorsqu'il s'agit de répondre à des questions de type « pourquoi ? » ou « comment ? » et elle permet d'explorer les comportements, les expériences personnelles et les émotions des acteurs, contribuant ainsi à une meilleure compréhension de leur fonctionnement et de leurs interactions (Aubin-Auger et al., 2008).

Ce travail de recherche vise à analyser les projets de réensauvagement, en mobilisant des connaissances issues des sciences humaines et sociales. Il s'agit ici de saisir les récits construits et diffusés dans le cadre de projets environnementaux, qui influencent les perceptions, les valeurs et les visions du monde des acteurs concernés.

1.1.2. Collecte des données

La collecte des données s'est faite en plusieurs étapes : l'analyse documentaire d'une part et la réalisation d'entretiens semi-directifs. L'hétérogénéité des sources empiriques est un gage d'objectivité pour la recherche qualitative, permettant la triangulation des données (Dumez, 2011).

Comme je l'ai dit, la première étape a consisté en une revue de la littérature grise et scientifique pour construire le cadre théorique de ce travail. En complément, j'ai analysé des éléments de la communication des terrains étudiés (sites internet, réseaux sociaux, etc.), ce qui m'a permis d'approfondir ma connaissance de ces projets. Les sources écrites sont essentielles à l'enquête de terrain, offrant un « fond de carte » initial pour situer les acteurs et les espaces pertinents, servant aussi ultérieurement pour vérifier des intuitions et amasser des preuves (Olivier de Sardan, 1995).

La collecte des données s'est achevée par la réalisation d'entretiens semi-directifs. L'objectif principal de ces entretiens était de discuter de la notion de réensauvagement avec les porteurs des projets et les membres des conseils d'administration. Les entretiens semi-directifs sont caractérisés par l'utilisation de questions ouvertes (Aubin-Auger et al., 2008), ce qui les distingue d'un questionnaire rigide et les rapproche d'une conversation. Cette approche favorise une réelle liberté de propos pour l'informateur et vise à réduire l'artificialité de la situation d'entretien (Olivier de Sardan, 1995). Bien qu'ils nécessitent une préparation (élaboration d'un guide d'entretien et d'un canevas thématique), les entretiens semi-directifs permettent d'explorer des sujets délicats (Isabelle Aubin-Auger et al., 2008). Ils constituent un moyen privilégié d'accéder aux représentations des acteurs locaux, qui sont indispensables à la compréhension du social (Olivier de Sardan, 1995). Pour garantir la rigueur, les entretiens ont été enregistrés (après avoir reçu l'accord des interviewés) et intégralement retranscrits (Aubin-Auger et al., 2008).

1.1.3. Annonce du plan

Ce mémoire se divise en trois parties distinctes. La première propose un cadre théorique et conceptuel concernant le récit, le réensauvagement et les enjeux qu'ils soulèvent. La deuxième est dédiée à l'analyse empirique des récits dans les deux Parcs nationaux étudiés. Enfin, la troisième partie s'intéresse aux effets de ces récits sur les représentations du 'sauvage', les modes de cohabitation et les tensions qu'ils rendent visibles.

2. Cadre théorique : analyser les récits

2.1. Qu'est-ce qu'un récit ?

Dans le cadre de ce travail, il m'a semblé crucial de commencer par une réflexion sur ce qu'est un récit. Le récit ne se limite pas à un simple divertissement, à un genre littéraire comme les autres ou à une construction esthétique ; il constitue une part essentielle de l'expérience humaine (Ochs, 2014). C'est un mode de pensée qui influence notre perception du monde, ainsi que notre rapport au temps, à la vérité, à l'action et à nous-mêmes (Ochs, 2014). Depuis les mythes fondateurs jusqu'aux conversations quotidiennes, en passant par les légendes, les romans littéraires et même les reportages de presse, l'humanité a toujours été façonnée par des récits (Barthes, 1966), et ce, dans toutes les sociétés, à toutes les époques et en tous lieux (Laville, 2024). Cette omniprésence en fait un objet d'étude d'une richesse inestimable (François, 2025), traversé par des enjeux philosophiques, sociaux, culturels et politiques.

La capacité que le récit a à rendre le temps "humain" est essentielle, car il sert de médiation entre la réalité vécue et le besoin de sens, de continuité et de compréhension (Dubied, 2000). Il n'est pas seulement question de raconter pour informer, mais de raconter pour vivre, relier, transmettre, espérer.

2.1.1. Le récit comme relation sociale

Le récit est un outil essentiel dans les relations humaines, puisqu'il permet de tisser des liens entre les individus et de construire des mondes partagés à partir d'expériences singulières. Cette fonction relationnelle du récit s'inscrit dans une perspective sociale et politique. En effet, en racontant, on partage des vécus, on transmet des connaissances, on ouvre à la voie à l'empathie et à la compréhension (Laville, 2024). Le récit devient alors une médiation, un langage commun qui favorise les connexions, même face à des enjeux complexes, et qui peut atténuer les résistances, susciter l'adhésion et encourager la mobilisation (Estallo, 2024).

Cette capacité du récit à produire de la cohésion sociale explique qu'il occupe une place centrale dans de nombreux projets de transition. Il ne se contente pas de décrire des faits, il contribue à tracer l'histoire, projeter l'horizon, mobiliser un imaginaire (Bertin et al., 2021).

Le récit est ainsi considéré comme un levier de transformation (Laville, 2024), il donne du sens à l'action collective et indique la direction à suivre. En tant qu'outil narratif, il est toujours situé socialement, il révèle la façon dont les personnes interagissent avec les normes, les institutions et les attentes collectives (Bernard et al., 2021). A ce titre, il agit comme un révélateur des rapports entre le singulier et le pluriel, entre l'intime et le structurel (Ricoeur, 1991).

La mise en récit peut également mettre en lumière des éléments occultés pour faire émerger d'autres histoires et déconstruire l'influence des histoires dominantes (Bertin et al., 2021). Il est primordial de multiplier les espaces d'engagement et d'expression pour les récits alternatifs et contradictoires, pour soutenir les processus de co-production (Bertin et al., 2021).

La dynamique collective de la production des récits

La production et la diffusion des récits ne sont jamais neutres ni isolées. Elles s'inscrivent dans un cadre riche et dynamique, impliquant une diversité d'acteurs, de supports et de contextes. Comprendre ces mécanismes nécessite d'identifier les principaux émetteurs ainsi que les supports utilisés.

Les récits ne sont pas produits en vase clos, mais sont véhiculés par des institutions, des ONG, des chercheurs, des citoyens, des médias, ainsi que par des personnalités politiques. Certaines organisations jouent un rôle clé en se fixant pour objectif "d'écrire un nouveau récit des enjeux climatiques", en fédérant divers professionnels de la communication. Les entreprises, quant à elles, construisent des récits autour de leur raison d'être, de leurs engagements et de leurs manifestes. A l'échelle locale, certaines collectivités encouragent des processus narratifs démocratiques en incitant les habitants à raconter leurs histoires, contribuant ainsi à une narration collective ancrée dans le territoire.

Dans cette constellation d'acteurs, les chercheurs et les scientifiques jouent un rôle essentiel. Ils participent à la construction des récits en produisant, organisant et légitimant les savoirs produisent, organisent et légitiment les savoirs à partir desquels ceux-ci prennent forme. Leur contribution ne se cantonne pas à une transmission objective des faits : ils choisissent des objets d'étude, formulent des hypothèses, interprètent des données, et par conséquent, proposent des cadres pour appréhender le monde. Cela a un impact direct sur la façon dont la société perçoit les enjeux écologiques, sociaux et politiques.

Les sciences sociales enrichissent les récits en analysant comment les individus et les groupes sociaux interprètent et font sens à leur environnement. Les anthropologues, sociologues et psychologues, en particulier, élaborent des récits sur la façon dont les êtres humains comprennent le monde, construisent leur identité ou interagissent avec les non-humains (Descola, 2018).

Les médias et industries culturelles sont également considérés comme des amplificateurs et des créateurs de récits puissants. Hollywood a historiquement diffusé des récits dominants. Le cinéma et la télévision ont la capacité de “diffuser de nouveaux imaginaires et leur corpus idéologique”. De leur côté, les médias “repensent le traitement de l’information climatique”, illustrant ainsi leur rôle dans la mise en récits des enjeux actuels. La culture populaire est aussi reconnue pour sa faculté à “parler au plus grand nombre” et à “faire exister et développer les imaginaires individuels et collectifs”.

La diversité des supports narratifs

Cette multiplicité d’émetteurs se traduit par une grande diversité de supports narratifs, qui reflètent la richesse des contextes dans lesquels ils sont produits et diffusés. Le langage articulé, qu’il soit oral ou écrit, représente le fondement essentiel de nombreux récits. Roland Barthes avance que le récit peut être “supporté par le langage articulé, oral ou écrit, par l’image, fixe ou mobile, par le geste ou par le mélange ordonné de toutes ces substances” (Barthes, 1966).

Parmi les supports, les discours sont des canaux puissants pour exprimer des visions du monde, des orientations normatives ou idéologiques, qu’ils soient qualifiés de “récit pervers” ou de “récit alternatif” (Rochart, 2021). A cela s’ajoutent les documents écrits formels, tels que les rapports de recherche (Rochart, 2021), les documents officiels, ainsi que les textes législatifs et constitutionnels (Descola, 2018). Les livres, romans, contes, fables et épopées représentent les supports classiques des récits littéraires (Roland Barthes, 1966).

Les médias traditionnels, tels que les journaux, la télévision et la radio ainsi que les plateformes numériques, comme Instagram, prennent aujourd’hui une importance croissante dans la diffusion des récits contemporains (Rochart, 2021). Le cinéma et les séries télévisées ont la capacité de structurer des imaginaires collectifs de manière immersive (Laville, 2024).

En parallèle de ces récits oraux ou audiovisuels, les supports visuels et iconographiques jouent un rôle important dans la représentation symbolique : images fixes (photographies, peintures, affiches, dessins, cartes) et images animées (films, documentaires, animations) participent à une mise en récits sensible qui agit sur l'émotion, la mémoire ou l'identification (Barthes, 1966).

Certains supports ont également historiquement rempli cette fonction narrative, comme les vitraux dans les édifices religieux (Barthes, 1966), qui illustraient les grands récits bibliques pour des populations souvent analphabètes. Aujourd'hui, des formats tels que les illustrations dans les livres, les bandes dessinées, les infographies dans les médias ou les photographies dans les expositions ou les publications poursuivent cette fonction en conjuguant le visible et le sensible (Bertin et al., 2021). Ces supports ne se contentent pas de documenter une réalité, ils façonnent un point de vue, élaborent un récit visuel et invitent à une certaine lecture du monde.

Les rôles attribués aux humains

L'un des enjeux majeurs des récits réside dans l'attribution des rôles aux personnages, humains comme non-humains. Roland Barthes (1966) affirme qu'il "n'existe pas un seul récit au monde sans personnages, ou du moins sans agents" (Barthes, 1966). Ces personnages ne sont pas des entités fixes (Barthes, 1966), mais des participants qui incarnent des fonctions, des postures et des valeurs. D'après les sources que j'ai consultées, les êtres humains occupent une diversité de rôles, allant de la responsabilité à la capacité d'action et de transformation, en passant par des postures plus nuancées d'accompagnement ou de perturbation. Ils peuvent aussi être des conteurs d'histoires ou des constructeurs de sens.

L'humanité est présentée comme une "espèce fabulatrice", capable d'élaborer des récits complexes pour renforcer ses capacités de coopération (Bertin et al., 2021). Les narrateurs humains disposent du "privilège de pouvoir recourir à un répertoire riche de formes symboliques et de genres historiquement déterminés" pour rendre compte de leurs expériences (Ochs, 2014). Ils agissent comme des "opérateurs" qui joignent et disjoignent des régions et des identités, façonnant ainsi les "mondes" dans lesquels ils habitent (Descola, 2018). Cette fonction est essentielle, non seulement pour la compréhension personnelle ("travailler sur soi-même"), mais également pour la vie en société, car les récits "tissent et font perdurer des liens sociaux, et participent à la construction d'univers de vie partagés" (Ochs, 2014).

Dans cette perspective, les êtres humains sont présentés à la fois comme des acteurs engagés, des “colibris qui font leur part” et qui se sentent excessivement responsables face à l’inaction politique, ou comme des acteurs collectifs, nécessaires à une transformation à plus grande échelle (Pauline Rochart, 2021). Ils sont aussi les “protagonistes” de leurs propres récits de vie, où ils font face à des “dilemmes” et procèdent à des “évaluations morales” (Rochart, 2021). Ces rôles s’expriment dans les interactions quotidiennes autant que dans les prises de paroles publiques (Rochart, 2021). Par exemple, lorsqu’ils adoptent des éco-gestes quotidiens, tels que le zéro-déchet ou bien le refus de voyager en avion et qu’ils le partagent publiquement sur les réseaux sociaux comme des modèles de vertu (Rochart, 2021).

Les rôles attribués aux non-humains

Les non-humains, longtemps relégués à un rôle d’objets ou de ressources, sont de plus en plus intégrés aux récits en tant qu’acteurs dotés d’une certaine forme d’agentivité. En revanche, la catégorie des non-humains demeure problématique car elle “englobe indifféremment des espèces vivantes, des composantes biologiques et des artefacts techniques”, et place “sur le même plan épistémologique un singe, une cellule souche embryonnaire et un téléphone portable” (Maxime Wolfe & Céline Lafontaine, 2021). Elle désigne “à la négative et sans que ne leur soit accordé un statut singulier” (Maxime Wolfe & Céline Lafontaine, 2021). Une telle perspective tend à marginaliser l’altérité des non-humains, en les réduisant à ce qu’ils ne sont pas par rapport aux humains.

Mais ce n’est pas tout, les non-humains peuvent également être considérés comme des actants ou des quasi-actants des récits, occupant des fonctions qui participent aux “axes sémantiques” d’un récit telles que sujet, objet, donateur, destinataire, adjuvant ou opposant (Barthes, 1966). Dans certaines ontologies non-occidentales, les non-humains deviennent des agents politiques à part entière. Pour les populations d’Amazonie ou de Nouvelle-Guinée, par exemple, la “nature n’existe pas pour eux comme une réalité séparée et qu’ils ne conçoivent pas l’assemblage d’humains et de non-humains au sein duquel ils vivent comme une société” (Philippe Descola, 2018). Dans ces collectifs, “n’importe quel opérateur, humain ou non-humain est capable de devenir un agent politique s’il parvient à mettre ensemble choses qui n’ont pas au départ de connexions intrinsèques” (Philippe Descola, 2018).

Des exemples marquants, ça serait le singe laineux qui “a visité en rêve le même chasseur pour lui donner un rendez-vous en forêt” devenant ainsi un agent politique, ou bien les volcans andins défendus par des communautés autochtones “non pas tant comme une ressource à protéger que comme un membre de plein exercice du collectif mixte” (Descola, 2018). On peut également citer la reconnaissance de la personnalité juridique de la rivière Whanganui en Nouvelle-Zélande qui illustre également ce rôle d’agent (Descola, 2018), en s’appuyant sur un récit attribuant à la rivière une fonction spirituelle, sociale et politique. Cette approche met en évidence que les non-humains possèdent leur propre “pouvoir d’agir” et peuvent être considérés comme des “personnes” (Descola, 2018).

Enfin, les entités non-humaines jouent également un rôle de symboles ou de modèles. Dans les récits totémiques, des “êtres du Rêve” (souvent désignés par des noms d’animaux et de végétaux) sont considérés comme des “prototypes primordiaux” dont les actions ont influencé l’environnement physique et qui ont laissé des “semences” ou des traces visibles (Descola, 2021). Ces entités sont à l’origine des caractéristiques qui définissent des classes totémiques regroupant à la fois humains et non-humains (Descola, 2021). Les oiseaux sont décrits, par exemple, comme les habits que revêt l’esprit des humains après leur mort, leur conférant ainsi une fonction de médiateur entre les mondes. Les non-humains peuvent également être vus des emblèmes ou des figures, dans les mythes notamment, comme le requin dans un récit de guerre du Bénin (Descola, 2021).

Dans cette optique, le réensauvagement apparaît comme un “manifeste pour l’action collective” (Morizot, 2019). Il propose une redéfinition du lien entre humain et non-humain, en s’inscrivant dans une temporalité longue et une forte ambition (Morizot, 2019). Celle-ci appelle à des formes de “radicalité démocratique et non-violente” qui prend les problèmes “à la racine” (Rochart, 2021).

2.1.2. Les valeurs véhiculées par les récits

Si le récit permet de se projeter vers un avenir possible, cette projection n’est pas neutre. Elle s’inscrit toujours dans un cadre de valeurs et de normes qui influence à la fois la construction et la réception du récit. Chaque récit porte en lui une axiologie implicite, un ensemble de préférences, de jugements, d’idéaux, qui influence la manière dont il est perçu, compris et intégré par les individus et les collectifs (Riondet, 2008 & Reuter, 2005).

Ainsi, les récits sont toujours situés, ils ne relèvent jamais de l'universalité, mais d'une construction idéologique, culturelle et contextuelle.

Selon Odile Riondet (2008), tout récit, même fictif, véhicule une certaine vision du monde (Riondet, 2008). Il ne parle jamais uniquement de ce qu'il raconte, mais aussi de nos vies, de nos sociétés, de nos valeurs. Paul Ricoeur avance que le fait de raconter est une façon de réfléchir sur soi-même, sur sa relation au monde, aux autres et à la société (Ricoeur cité dans Riondet, 2008).

En ce sens, les récits sont de vecteurs puissants de mobilisation. Ils ne se contentent pas d'informer, ils peuvent aussi être capables de "toucher les affects et d'activer des processus d'engagement" (Pailhès-Dauphin et al., 2022). Le savoir seul ne suffit pas à déclencher l'action. C'est la force émotionnelle et symbolique des récits qui peut éveiller l'espoir, proposer des visions durables pour renforcer notre capacité collective à nous projeter dans un futur désirable (Laville, 2024 & Pailhès-Dauphin et al., 2022).

Dans le monde de l'entreprise, cette exigence de cohérence entre récit et action devient cruciale. Les récits organisationnels doivent reposer sur une vision à long terme, une transparence assumée, des actes mesurables, ainsi qu'un dialogue sincère avec les parties prenantes (Laville, 2024). L'enjeu est de mettre en récit la nécessaire transformation du monde en proposant un horizon désirable d'un futur où la durabilité et la justice sociale sont au centre des priorités (Laville, 2024).

En revanche, certains types de récits sont critiqués pour leur effet pervers. C'est le cas notamment du récit "bisounours-mais-pas-que", qui met en avant l'individu et son expérience personnelle au nom de l'exemplarité, ce qui pourrait entraîner de la culpabilité et une forme d'intolérance envers ceux qui n'ont pas les moyens d'adopter des "éco-gestes" individuels (Rochart, 2021). Pauline Rochart (2021) rappelle que les changements résident dans l'action collective, car une grande partie de la réduction nécessaire des émissions de gaz à effet de serre dépend de l'État et des entreprises, et non seulement des gestes écologiques individuels (Rochart, 2021). Cela révèle la tension entre la responsabilité individuelle et les revendications collectives (Rochart, 2021).

2.1.3. La temporalité des récits

La capacité à raconter, à interpréter les événements et à donner un sens à ce qui arrive est une caractéristique fondamentale de l'expérience humaine (Laville, 2024). Le récit ne se contente pas de relater des événements dans l'ordre où ils se sont déroulés. Il construit une temporalité propre, qui donne du sens à l'action humaine (Dubied, 2000). Comme le résume Paul Ricoeur (1991) :

“Le temps devient humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative” (Ricoeur, 1991).

Ainsi, les humains deviennent les artisans de leur propre temporalité par le biais des récits.

La temporalité narrative comme clé d'interprétation

La temporalité du récit offre une autre clé d'interprétation fondamentale. A travers le triptyque mimésis (préfiguration, configuration, refiguration), le récit articule différents niveaux temporels (le passé, le présent, le futur) dans une dynamique où l'imagination et la mémoire interagissent en permanence (Ricoeur, 1991).

Cette structuration du temps a un impact significatif sur la manière dont le récit est reçu par le lecteur, il peut être perçu comme une continuité naturelle de l'histoire ou bien comme une rupture radicale. Cette structuration temporelle repose sur une interaction constante entre mémoire et imagination, entre souvenirs du passé, expérience présente et projections vers l'avenir (Ricoeur, 1991 & Ochs, 2014). Un récit ne se cantonne pas à regarder en arrière, c'est aussi une ouverture vers le futur. Nos comportements actuels sont façonnés par nos visions de ce que l'avenir pourrait être, par les récits que nous faisons de ce qui pourrait advenir (Ochs, 2014).

La triple *mimèsis* : une dynamique temporelle en trois phases

Paul Ricoeur a élaboré une théorie à propos de la temporalité narrative, à travers le concept de *mimèsis*, qu'il déploie en trois phases. Cette dynamique permet de comprendre comment le récit peut lier notre vécu, l'histoire racontée et notre compréhension de cette histoire (Dubied, 2000).

- *Mimèsis* 1 - La préfiguration

Avant même le début du récit, un sens est déjà en gestation : nos actions, nos habitudes, ainsi que les normes sociales ou culturelles qui les orientent. C'est ce que Ricoeur nomme la "préfiguration" (Ricoeur, 1991). Cela concerne le monde vécu, soit ce que nous faisons, subissons et comprenons, avant d'être raconté. Cette phase repose sur une compréhension intuitive des intentions, des rôles et des circonstances. C'est une sorte de "temps antérieur au récit", un "chaos insensé" qui attend d'être structuré (Marti, 2015).

Par exemple, dans un récit de vie, cette phase se réfère à l'enfance ou aux souvenirs encore vagues, qui ne sont pas encore organisés en histoire.

- *Mimèsis* 2 - La configuration

C'est à ce stade que le récit prend forme : les événements sont organisés, sélectionnés et mis en relation pour former un récit cohérent. Cette étape correspond à la mise en intrigue, que j'ai abordée précédemment.

A ce moment, l'imagination joue un rôle essentiel, car elle permet de relier les éléments entre eux, de générer des tensions, des "coups de théâtre" et des instants de révélation. Ce travail donne au temps raconté une logique interne, qui peut ne pas être chronologique mais qui reste toujours structurée.

Par exemple, dans une autobiographie, on peut décider de commencer son récit par un événement marquant, puis faire un retour en arrière pour expliquer comment cela s'est produit. Dans ce cas-là, ce n'est pas l'ordre vécu, mais celui de la compréhension.

- *Mimèsis 3* - La refiguration

Le récit prend tout son sens au moment où il est lu (Ricoeur, 1991). Le lecteur ou l'auditeur projette ses propres expériences sur ce qu'il lit, fait des liens, assimile et réinterprète. Cette interaction influence également sa vision de sa propre vie ou du monde qui l'entoure (Ricoeur, 1991).

La "refiguration" représente donc cette rencontre entre le texte et la vie du lecteur. Elle permet de transformer le récit en une expérience transformatrice qui "refigure" notre perception du temps, en mêlant passé, présent et futur (Ricoeur, 1991).

Les récits deviennent ainsi des "cartes que l'on partage" pour naviguer collectivement dans la complexité du monde (François, 2025). Ils permettent de créer du lien, de "tisser et retisser des liens avec le passé", "le prendre à nouveau" et parfois même "réparer" ce qui a été perdu ou abîmé par le temps (Dubied, 2000). La mémoire ne se réduit pas à un "stock de traces emmagasinées", mais devient un ensemble de possibilités, de projets avortés ou non (Dubied, 2000), nourris par les récits que nous faisons de nous-même et d'autrui.

2.1.4. Raconter pour comprendre qui l'on est

Analyser les récits implique une approche qui reconnaît leur rôle essentiel dans l'expression de la subjectivité humaine (Riondet, 2008). Dans cette perspective, le récit ne se réduit pas à une simple description des faits, il représente une forme d'élaboration symbolique qui permet aux individus de donner un sens à leur vécu (Riondet, 2008). En racontant une histoire, on ne se contente pas seulement de transmettre des faits, on construit une interprétation, un positionnement et un rapport au monde.

Les récits jouent également un rôle clé dans l'élaboration de l'identité narrative d'un individu (Bertin et al., 2021). Ils offrent une perspective sur la signification que les personnes donnent à leur parcours personnel et au développement de leur identité au fil du temps (Bernard et al., 2021).

Le récit est un acte de mise en récit en soi (Riondet, 2008). Il est intimement lié à notre identité, aidant à mieux se comprendre soi-même et à travailler sur notre rapport à nous-mêmes, aux autres et à la société (Riondet, 2008). Cette identité narrative se forge à la rencontre entre l'histoire et la fiction (Riondet, 2008). La mise en récit, en particulier dans les récits d'expériences personnelles, est traversée d'enjeux identitaires, affectifs et sociaux (Ochs, 2014).

Dans cette perspective, le récit devient un lieu d'articulation entre l'individu et le collectif, entre l'histoire personnelle et le cadre institutionnel ou les valeurs culturelles (Ricoeur, 1991). Il permet de comprendre comment les personnes s'approprient des normes, des valeurs, des symboles culturels, tout en les adaptant à notre propre trajectoire. Le récit n'est donc pas un simple livrable, c'est un processus dynamique (Ricoeur, 1991). C'est prendre au sérieux la parole du sujet non pas comme un simple témoignage, mais comme un matériau riche, varié et polysémique, porteur de sens, de résistance et de transformation.

2.1.5. Le récit comme synthèse de l'hétérogène

Pour le philosophe Paul Ricoeur, le récit est avant tout une "synthèse de l'hétérogène" (Dubied, 2000). Plutôt que de simplement raconter les faits "les uns après les autres", il les relie, les inscrit dans une causalité, dans une dynamique de "l'un à cause de l'autre" (Dubied, 2000). Cette mise en récit permet de rassembler des éléments apparemment disparates (des événements, des actions, des personnages, des lieux, des temporalités), pour former un tout cohérent et porteur de sens (Dubied, 2000).

En ce sens, le récit exerce une fonction herméneutique : il permet d'agencer le temps, de le réfléchir et d'y donner un sens et une orientation, "un commencement, un milieu et une fin" (Dubied, 2000). Le récit dompte l'insaisissable, le problématique, l'angoissant (Dubied, 2000). Mais cette construction n'est pas neutre : elle est sélective et interprétative. Mémoire, jugement et protection (Ochs, 2014), le récit choisit les éléments qu'il assemble (Le Manchec, 2003) et reflète un point de vue situé, révélateur des imaginaires en présence (Dubied, 2000).

La mise en intrigue, essence même de tout récit, harmonise actions et circonstances en une action complète et cohérente (Ricoeur, 1991). Inspirée d'Aristote, elle repose sur une progression qui se caractérise par un début, un milieu et une fin, ponctuée de péripéties et de reconnaissances qui réorganisent le rapport entre passé, présent et futur. Ces moments de rupture ou de révélateur donnent au récit sa capacité transformation, celle de générer du sens là où il pouvait y avoir confusion, silence ou dispersion.

Cette dynamique correspond à un véritable “principe de causalité narrative” (Dubied, 2000). Le récit favorise le “à cause de” plutôt que le simple “après” car les événements ne s’enchaînent pas seulement dans le temps, ils acquièrent un sens et une intelligibilité (Barthes, 1966). Barthes (1966) rappelle d’ailleurs que l’activité narrative joue souvent sur une confusion entre cause et effet, transformant la succession chronologique en une relation de nécessité “*post hoc, ergo propter hoc*”¹. Cette “armature des fonctions cardinales” est cruciale pour comprendre l’évolution dramatique du récit (Roland Barthes, 1966).

Enfin, chaque intrigue s’organise autour d’un thème qui en constitue la “pensée” (Dubied, 2000). Même implicite, ce thème oriente la signification de l’ensemble (Le Manchec, 2003). Ricoeur parle alors d’une “concordance discordante”, puisque le récit impose une cohérence à une réalité souvent chaotique et imprévisible, tout en maintenant la tension entre ordre et chaos. Cette tension nourrit l’intérêt narratif, notamment par le suspense, que Barthes (1966) décrit comme “un jeu avec la structure destiné à la risquer et à la glorifier”.

De multiples interprétations

Les récits, loin d’être univoques, se prêtent à une multitude d’interprétations, influencées par les différentes attentes, valeurs et expériences propres à chacun. Cette polysémie est une richesse, elle révèle la capacité du récit à engendrer des interprétations variées, parfois complémentaires, parfois en désaccord, mais toujours révélatrices des imaginaires en tension. Ces interprétations sont toujours situées, dépendantes des contextes sociaux, culturels, politiques ou émotionnels dans lesquels le récit est produit, entendu ou réapproprié.

¹expression latine signifiant “à la suite de cela, donc à cause de cela”

En ce sens, les récits peuvent être considérés comme des cadres structurants de l'expérience humaine, un outil herméneutique qui permet ainsi de rendre le réel intelligible en liant des éléments tels qu'une mise en intrigue, des personnages et une temporalité. Ainsi, ils ne reflètent pas seulement le monde, ils le construisent, en introduisant une cohérence là où il n'y avait d'abord qu'une succession d'événements, un chaos apparent. Comme l'a évoqué Paul Ricoeur, cette puissance du récit à opérer une médiation entre l'expérience vécue et sa représentation symbolique en fait un outil essentiel de compréhension, mais aussi un espace de négociation entre différents imaginaires (Paul Ricoeur, 1991).

Une pluralité de savoirs mobilisés

a) Les savoirs scientifiques

Les récits s'appuient souvent sur des savoirs scientifiques considérés comme étant des données "vérifiables", quantifiables et objectivables. Nathanaël Wallenhorst² explique notamment qu'il "distille son livre de repères scientifiques", s'appuyant sur "plus de mille articles de recherche" (Nathanaël Wallenhorst, 2022 in Pauline Rochart, 2021). Ces connaissances sont considérées comme essentielles pour appréhender les défis de l'Anthropocène et sont considérées comme une "boussole pour l'action collective" (Pauline Rochart, 2021). Une approche systémique est adoptée en croisant des disciplines telles que la sociologie, la philosophie, les sciences de l'environnement et la politique (Pauline Rochart, 2021). L'éthologie et l'écologie peuvent aussi contribuer à une "science générale des êtres et des relations" (Philippe Descola, 2018). Tandis que l'histoire fournit des savoirs sur le passé, en s'appuyant sur des traces et des témoignages (Paul Ricoeur, 1991).

b) Les savoirs traditionnels

En parallèle de la rationalité scientifique, il y a les savoirs traditionnels et autochtones, qui prennent de plus en plus de place. Ils mobilisent des récits dans lesquels animaux, végétaux ou esprits sont considérés comme des "personnes" (Philippe Descola, 2018). Ces récits incarnent une autre manière de comprendre le monde, fondée sur l'interrelation et la continuité entre les êtres. Leurs coutumes et traditions sont désormais reconnues juridiquement dans certaines instances (Descola, 2018), bien qu'ils restent marginalisés.

² Docteur en sciences de l'environnement, en science politique et en sciences de l'éducation. Il a écrit plusieurs ouvrages sur l'Anthropocène, dont "Qui sauvera la planète?"

c) Les savoirs citoyens

Les “récits d’expérience personnelle” sont également une autre source de savoirs mobilisés par les récits. Selon Elinor Ochs (2014), c’est un “mode de cognition” et une “activité sociale” qui apportent un “ordre temporel et causal à des événements de vie inattendus” (Ochs, 2014). Ils donnent un sens à un parcours, une trajectoire et grâce à leur engagement et leurs “histoires réelles, vécues”, ils confèrent une légitimité au récit (Bertin et al., 2021). C’est pourquoi, Bastien François plaide pour l’écoute des récits des habitants qui est, selon lui, essentielle pour nourrir un récit collectif (François, 2025).

d) Les savoirs gestionnaires

Enfin, les savoirs gestionnaires participent aussi à la mise en récits. Ils mobilisent des outils de planification, de gouvernance ou de médiation (Bertin et al., 2021). Cette mise en récits est elle-même considérée comme un processus qui implique de “repenser la gestion de projet et le management” (Bertin et al., 2021).

Des tensions interprétatives et des hiérarchies implicites

Cette diversité ne s’inscrit pas dans un espace neutre. Elle est traversée par des rapports de force, des traditions épistémiques et des objectifs pratiques. Les sources que j’ai consultées révèlent une hiérarchisation implicite de ces savoirs, parfois contestée, souvent intériorisée.

Les connaissances scientifiques jouissent d’une forte autorité dans l’espace public, parfois au détriment des autres formes de savoirs. Wallenhorst déplore d’ailleurs le fait que les “savoirs scientifiques sont trop absents des lieux où ils devraient être une boussole pour l’action collective” (Wallenhorst, 2022 in Rochart, 2021), tandis que Marti (2015) avance que la sphère politique “se pare de crédibilité en singeant les formes du récit scientifique” (Marti, 2015).

Cette sur-légitimation peut être remise en question lorsque la scientificité est utilisée à des fins stratégiques ou manipulatoires, ce que Marti appelle “le mensonge narratif” du discours d’expertise (Marti, 2015).

Même lorsque mes démarches se veulent “inclusives et démocratiques”, en encourageant les habitants à partager leurs expériences et en “laissant place à l’expression de chacun”, les savoirs citoyens doivent souvent être structurés efficacement par des “professionnels formés au récit et au scénario” (Pailhès-Dauphin et al., 2022).

Cela pose la question de la reconnaissance effective de ces savoirs : sont-ils écoutés pour ce qu'ils sont, ou transformés pour entrer dans un format normé, validé par les experts ?

Enfin, comme l'indique Descola (2018), le “modèle européen de l'être humain” ainsi que les idées de la philosophie européenne auraient été “implicitement transposés comme le gabarit d'analyse pour les sociétés non modernes” (Descola, 2018). Il structure la reconnaissance (ou non) des savoirs autochtones, qui se voient souvent réduits à la catégorie de “spécificités”, face à des savoirs occidentaux considérés comme universels et supérieurs (Descola, 2018). Cette domination est rarement explicite, mais elle oriente profondément la manière dont les récits sont construits, reçus et légitimés.

2.1.6. Récits écologiques et imaginaires de la transition

Face à l'ampleur des bouleversements environnementaux actuels, les récits occupent une place centrale dans la compréhension et l'accompagnement des dynamiques de transition. Comme le souligne Elisabeth Laville (2024), les crises écologiques actuelles sont en partie “un échec de l'imagination” (Laville, 2024). Dominés par des “récits centrés sur la croissance infinie, l'accumulation de biens matériels, les ressources inépuisables et la domination de la nature”, nos systèmes sociaux et économiques peinent à concevoir des trajectoires réellement durables (Laville, 2024).

Dans cette perspective, raconter un futur possible, un futur désirable peut devenir un levier d'action dans le cadre de dynamiques de transition écologique (Laville, 2024). Le récit joue le rôle d'un moteur d'engagement, d'un outil de mobilisation et de support pour penser collectivement les changements nécessaires (François, 2025). Ce que certains appellent un “récit de la suite” (François, 2025) a pour objectif de créer de nouveaux imaginaires face aux incertitudes du présent et aux menaces de l'avenir.

Les humains apparaissent à la fois comme les principaux modificateurs, voire perturbateurs de leur environnement et comme acteurs de transformation. Responsables des déséquilibres écologiques, ils sont aussi les seuls à pouvoir y répondre politiquement (Wolfe & Lafontaine, 2021). Leur rôle de gestionnaires et de protecteurs s'exerce à travers des décisions collectives sur les modes de développement et de vivre-ensemble (Descola, 2018).

Organisations, experts et institutions structurent les échanges et portent des messages politiques, tandis que les élus assument un rôle de leadership et de narration (Bertin et al., 2021).

Les récits, cependant, ne se contentent pas de refléter la réalité, ils la transforment. En ouvrant l'espace à des visions alternatives du monde, plus durables et respectueuses des limites planétaires, ils deviennent de puissants instruments de mobilisation, d'engagement et d'action (Laville, 2024).

Dans cette perspective, le récit agit à la fois comme un miroir et comme une boussole : il reflète les tensions tout en orientant nos trajectoires. Comparé à une carte collective, il peut se déliter s'il se détache du terrain (François, 2025). Il constitue à la fois un objet d'étude et un vecteur de changement, capable de rendre visibles les conflits, de faire émerger des visions plurielles et d'imaginer de nouvelles formes de cohabitation avec le vivant.

Universels et omniprésents, les récits traversent toutes les cultures et toutes les époques : mythes, légendes, contes, romans, faits divers, témoignages, rapports scientifiques, et bien d'autres (Roland Barthes, 1966). Loin d'être de simples "radotages d'événements" (Barthes, 1966), ce sont de véritables structures de sens qui orientent l'action humaine (Laville, 2024 & Ochs, 2014). Leur analyse montre comment ils façonnent notre perception de la réalité, nos valeurs, nos comportements mais aussi nos aspirations collectives (Laville, 2024).

2.2. Présentation des terrains d'étude

Afin de comprendre concrètement comment les récits du réensauvagement se forment et circulent, il est crucial de situer les contextes dans lesquels cette recherche s'inscrit. Ce travail de recherche se concentre sur deux Parcs nationaux, récemment créés en Wallonie, celui de la Vallée de la Semois et celui de l'Entre-Sambre-et-Meuse.

Ces deux zones présentent chacune des caractéristiques écologiques, sociales, et culturelles très différentes, ce qui en fait des lieux particulièrement intéressants pour analyser la multitude de récits liés au réensauvagement.

- Le Parc national de la Vallée de la Semois, situé dans le sud de la Wallonie, se distingue par ses paysages boisés et ses vallées encaissées (Gilet, 2023). S'étendant sur 28 903 hectares et traversant huit communes, il est reconnu pour sa qualité biologique et patrimoniale exceptionnelles (Meyer, 2022). Un partenariat avec le WWF-Belgique vise à restaurer l'habitat de la loutre et du lynx (Meyer, 2022).



- Le Parc national de l'Entre-Sambre-et-Meuse, à l'est de la Province de Namur, se caractérise par un paysage plus ouvert, composé de plateaux agricoles, de massifs forestiers et de zones humides. Il couvre 22 000 hectares dans le sud de l'Entre-Sambre-et-Meuse (Viroinval, Chimay, Momignies, Couvin, Froidchapelle) (Ermel, 2022). Ce territoire est considéré comme "l'eldorado des naturalistes" (Ermel, 2022) grâce à une biodiversité foisonnante (80% de la faune et de la flore wallonnes, incluant des espèces rares comme la cigogne noire) et une grande variété de paysages (Fagne, Calestienne, Thiérache) (Ermel, 2022).



2.3. Vers une grille d'analyse des récits

Ce travail de recherche a pour objectif d'interroger le réensauvagement non seulement comme un processus écologique, mais avant tout comme un récit : une mise en intrigue du monde, une manière de dire et de faire sens. Mais les récits ne tombent pas du ciel, ils sont portés et élaborés par des acteurs (des institutions, des collectifs, des individus) qui les façonnent, les diffusent, les légitiment et parfois, les contestent. Ce sont ces porteurs de récits, leurs intentions, leurs imaginaires et leurs discours, que je cherche à rencontrer et à comprendre.

C'est pourquoi cette recherche s'appuie sur une grille d'analyse spécifiquement conçue pour saisir la complexité des récits. Cette grille a été conçue comme un outil pour interroger ceux qui racontent : leurs représentations, leurs rôles, leurs positionnements, leurs médiations. Elle vise à analyser comment ces récits prennent forme, circulent, s'incarnent et se transforment à travers des pratiques discursives concrètes.

Elle s'inspire notamment des travaux de Paul Ricoeur, qui considère que l'approche structurale, fondée sur la forme, et l'approche herméneutique, centrée sur l'interprétation, ne s'excluent pas, mais sont complémentaires (Odile Riondet, 2008).

Cette grille s'appuie sur l'état de l'art explicité précédemment. Elle articule six entrées interdépendantes, chacune offrant une paire de lunettes pour décomposer les récits, qui permettent de saisir :

- L'agencement des éléments disparates (mise en intrigue et temporalité)
- Les figures qui le composent (acteurs humains et non-humains)
- Les relations sociales qu'ils reflètent ou construisent
- Leur rôle dans la construction de l'identité
- Les interprétations et réappropriations qu'ils suscitent
- Et les conflits et consensus qu'ils entraînent.

Ces différentes dimensions seront mobilisées pour analyser les récits produits par les acteurs impliqués dans les processus de réensauvagement. Elles serviront à comprendre les récits dans les deux Parcs nationaux wallons se fabriquent, comment ils s'imposent, circulent ou bifurquent, et quels rapports au monde ils proposent.

2.3.1. Agencement des éléments disparates (mise en intrigue & temporalité)

Le récit, comme l'indique Paul Ricoeur, constitue une “synthèse de l'hétérogène” car il établit des liens entre des éléments qui, à première vue, semblent disparates (événements, personnages, lieux, idées, émotions), afin de leur donner du sens. Ce processus de construction narrative s'appuie sur une logique interne, qui n'est pas nécessairement chronologique, mais qui établit néanmoins une certaine causalité. En d'autres termes, une façon d'affirmer que “l'un se produit à cause de l'autre”.

Ricoeur identifie trois phases dans la narration (triple *mimèsis*), à savoir : la préfiguration (le monde tel qu'il est vécu, encore non structuré), la configuration (la mise en intrigue qui sélectionne, organise, agence) et la refiguration (la manière dont le récit est reçu par le lecteur, qui lui donne du sens). Dans cette perspective, le récit devient un moyen de rendre le temps humain, d'apprivoiser ce qui est incertain ou problématique, en lui conférant “un commencement, un milieu et une fin”.

Cet axe me permettra d'analyser comment les récits organisent divers éléments hétérogènes afin de leur donner du sens. En me basant sur la théorie de la triple *mimèsis* de Paul Ricoeur, j'examinerai la manière dont les récits structurent le temps en établissant une logique interne qui relie des faits apparemment disparates, tout en construisant une compréhension collective des situations vécues. Je porterai une attention particulière à la façon dont les récits définissent leur temporalité, à la manière dont ils créent des liens de causalité entre les événements et à leur capacité à générer du sens dans des contextes marqués par l'incertitude ou la complexité. Cet axe m'aidera ainsi à saisir comment les récits contribuent à “faire monde”, en ordonnant ce qui, autrement, pourrait rester fragmenté ou incohérent.

2.3.2. Acteurs, porte-paroles et attributions des rôles

Chaque récit mobilise des figures, qu'elles soient humaines ou non-humaines, qui jouent des rôles, véhiculent des valeurs et agissent dans l'univers raconté. Les acteurs humains y apparaissent souvent comme protagonistes, observateurs, décideurs ou responsables. Dans le contexte des récits écologiques, ils peuvent être dépeints comme des perturbateurs ou, au contraire, comme des gestionnaires ou protecteurs de la nature.

Les entités non-humaines, longtemps considérées comme secondaires, sont de plus en plus reconnues comme des actants ou des quasi-actants dans les récits environnementaux, bénéficiant même parfois d'un statut de "personne", voire d'agent politique, comme cela est observé dans certaines ontologies autochtones.

Les récits sont aussi portés par une multitude de voix : institutions, ONG, citoyens, scientifiques, élus, journalistes, etc. Ces voix influencent la manière dont les rôles sont distribués et les actions justifiées.

Par cet axe, j'analyserai les figures présentes dans les récits, qu'elles soient humaines ou non humaines, ainsi que la manière dont elles sont intégrées dans l'intrigue. Il s'agira d'analyser comment ces récits attribuent des rôles spécifiques à chaque entité : acteur, médiateur, victime, gardien, perturbateur, etc. Cette dimension m'incite à réfléchir à l'agentivité accordée aux non-humains, qu'il s'agisse d'espèces, d'éléments naturels ou d'entités symboliques, ainsi qu'aux formes d'engagement valorisées ou attendues chez les humains.

Je prêterai également attention à la façon dont les relations entre humains et non-humains sont décrites, articulées ou mises en tension dans les récits, en lien avec des visions du vivant ou du territoire. Enfin, cette approche me permettra d'explorer l'origine des récits, c'est-à-dire les porte-voix qui les diffusent et les légitimités qui les sous-tendent.

2.3.3. Relations sociales & circulations des récits

Le récit est un instrument social, un moyen de médiation, d'émotion et de compréhension mutuelle. Il crée des liens, favorise la cohésion, mais peut également engendrer des exclusions ou bien des clivages. Les récits ne circulent pas en vase clos, ils s'intègrent dans des réseaux, des dispositifs et des contextes de communication plus larges. En outre, ils reflètent aussi des rapports de pouvoir, en particulier à travers la prédominance de certains récits dans l'espace public.

Par cet axe, j'explorerai les modalités d'existence des récits dans l'espace social où ils se développent, circulent et évoluent. Comme évoqué précédemment, les récits ne sont pas de simples créations individuelles, ils s'enracinent dans des relations sociales, des réseaux de diffusion et des dynamiques d'interaction collective.

Je m'intéresserai donc à la façon dont les récits se lient aux contextes sociaux dans lesquels ils apparaissent, en analysant notamment les canaux par lesquels ils sont véhiculés (presse, réseaux sociaux, documents officiels, événements publics). Cet axe me permettra également de repérer si et comment les récits suscitent l'adhésion, la mobilisation ou au contraire, la distance, en fonction des groupes sociaux concernés. Enfin, il ouvrira la voie à une analyse des rapports de pouvoir sous-jacents : certains récits renforcent-ils une position dominante ? Servent-ils de levier de reconnaissance pour certains acteurs ? Ou bien, au contraire, sont-ils remis en question, réappropriés, ou bien rendus invisibles dans l'espace public local ?

2.3.4. Se raconter, construire son identité

Le récit ne se limite pas à une simple représentation de la réalité, il constitue également un moyen de se situer dans le monde, de donner du sens à leur vécu. En racontant, on ne se contente pas de relater des faits, on façonne également son identité. Cette dynamique est au cœur de ce que certains désignent comme l'identité narrative, un processus par lequel l'individu organise des éléments disparates de son expérience pour créer une interprétation de soi, de son parcours et de ses choix.

Le récit permet ainsi d'articuler histoire personnelle et cadres culturels, d'inscrire ses expériences dans des valeurs communes ou, à l'inverse, de s'opposer à des normes dominantes. Elle peut encourager l'émergence de récits alternatifs, souvent marginaux ou critiques, qui viennent remettre en question les perspectives établies. Dans ce contexte, le récit devient à la fois un espace de subjectivation et un outil d'ancrage social, révélant les manières dont les individus (ou les collectifs) se perçoivent, se positionnent et s'impliquent.

A travers cet axe, j'explorerai les façons dont les individus utilisent le récit pour se positionner, s'identifier ou se différencier au sein d'un groupe. Comme mentionné précédemment, la mise en récit joue un rôle essentiel dans la construction de l'identité, elle offre la possibilité d'interpréter ses expériences, de s'inscrire dans une histoire collective ou de s'en démarquer. J'analyserai donc comment les récits recueillis sur le terrain contribuent à la formation d'identités individuelles, en relation ou en opposition à des récits plus larges, qu'ils soient institutionnels ou médiatiques. Cet axe me permettra également d'identifier l'émergence de récits alternatifs ou marginaux, qui véhiculent des expériences ou des valeurs qui ne s'inscrivent pas nécessairement dans les cadres dominants.

2.3.5. Interprétations et réappropriations

Les récits, parce qu'ils sont polysémiques, engendrent une multitude d'interprétations. Ils sont toujours situés dans des contextes culturels, historiques et émotionnels. Un même terme ou un même cadre narratif peut acquérir des significations très variées selon les personnes, les groupes sociaux ou les contextes d'énonciation. Ainsi, des acteurs peuvent parler le même langage sans partager le même monde, c'est ce que soulignent des anthropologues comme Philippe Descola, qui souligne la richesse des ontologies mobilisées dans la relation au vivant.

Les récits font également l'objet de réappropriations, qu'elles soient intentionnelles ou non. Ils peuvent être traduits, adaptés, déformés, instrumentalisés ou détournés. Ils deviennent alors des objets de négociation symbolique, entre le récit tel qu'il est formulé (par une institution, un média, un discours expert) et la manière dont il est perçu, compris et modifié par les individus.

Par cet axe, j'analyserai comment un même récit peut être approprié de multiples façons en fonction des contextes sociaux, culturels et émotionnels. Il s'agira d'examiner la façon dont les récits sont adaptés à des situations locales, souvent avec des nuances spécifiques, et parfois détournés ou réorientés pour des objectifs différents de ceux initialement envisagés. Cette approche me permettra également de mettre en évidence les décalages de sens entre les différents acteurs, lorsque des termes communs évoquent en réalité des visions du monde qui peuvent être incompatibles. Enfin, cela offrira la possibilité d'interpréter les récits comme des révélateurs d'aspirations, de valeurs ou de formes de résistance qui sont propres aux individus ou aux groupes qui les mobilisent.

2.3.6. Dissonances, conflits et consensus

Les récits ne s'accordent pas toujours harmonieusement les uns avec les autres. Ils peuvent coexister dans un même contexte social tout en véhiculant des logiques, des valeurs ainsi que des objectifs variés, parfois difficilement conciliables. Ces dissonances ne se traduisent pas forcément par des conflits ouverts, mais mettent en lumière des écarts de perception, de langage ou de représentation entre les différents acteurs. Elles illustrent la diversité des manières de voir, de raconter et d'imaginer un monde commun.

Certaines dissonances apparaissent entre les récits experts et profanes, entre les discours institutionnels et les expériences locales, ainsi qu'entre des visions techniques et des approches plus sensibles ou culturelles. Elles peuvent porter sur la nature des problèmes, les priorités d'action, les savoirs reconnus comme légitimes ou les formes de vie considérées comme désirables.

Le récit peut, en contrepartie, être un espace où l'on tente de réduire ou d'ajuster ces dissonances, que ce soit à travers la négociation, la reformulation ou la recherche d'un langage commun. Cependant, il peut également les rendre invisibles ou les banaliser, créant ainsi un consensus apparent qui masque la persistance de tensions latentes.

A travers cette dimension, je regarderai comment des récits variés coexistent ou s'opposent sans nécessairement provoquer de conflit ouvert. Cela me permettra de repérer les dissonances de langage, de priorités ou de représentations entre les divers acteurs, institutions et formes de savoirs. J'analyserai également la manière dont ces dissonances sont gérées, que ce soit par des négociations, des reformulations ou l'intégration de voix alternatives. Cet axe me permettra d'évaluer si certains récits cherchent à lisser ces divergences au nom d'un consensus, ou s'ils ouvrent plutôt des espaces de reconnaissance de la pluralité. Cela m'aidera à réfléchir à la manière dont ces dissonances contribuent à la fabrique (ou à l'entrave) d'un monde commun.

Les récits ne forment jamais un tout homogène ou univoque. En effet, ils sont marqués par des dissonances, porteurs de débats, tout en ayant la capacité de générer des formes partielles de consensus.

Ce ne sont pas de simples outils de communication, ils jouent un rôle essentiel dans la fabrique du réel, en reliant des temporalités vécues, des attentes et des visions du monde. Pour interpréter ces récits, il est donc nécessaire de les considérer comme des constructions sociales complexes, enracinées dans des contextes culturels, politiques et émotionnels, et portées par toute une diversité d'acteurs.

Ces récits engendrent des dissonances interprétatives, parfois subtiles, qui ne relèvent pas encore d'un conflit ouvert, mais qui traduisent des écarts de sens. Un même récit peut provoquer des résonances très variées selon les récepteurs, selon leurs valeurs, leurs références culturelles ou leurs expériences personnelles.

Ces différences témoignent d'une diversité de manières de lire, d'habiter et de ressentir les récits. Il ne s'agit pas nécessairement d'oppositions directes, mais plutôt de différences d'interprétations qui rendent la narration instable, ambivalente ou partiellement appropriable.

En ce sens, les récits deviennent le lieu de controverses sous-jacentes. Ils ne se contentent pas de décrire la réalité, mais la construisent symboliquement en sélectionnant certains éléments, en leur attribuant des rôles, des intentions et des responsabilités. Ils opèrent une mise en intrigue qui confère un sens à une situation, mais qui peut être remise en question dans ses présupposés ou ses implicites. Par exemple, lorsqu'un récit scientifique se base sur des données pour appuyer une politique de restauration de la nature, il véhicule en réalité une certaine idéologie de la nature. Ces choix narratifs peuvent entrer en conflit avec d'autres récits qui attribuent à la nature des significations très différentes.

L'analyse des récits met alors en lumière un enchevêtrement de récits concurrents ou complémentaires, dont les rapports varient en fonction des contextes. Certains récits se fondent sur des bases scientifiques pour revendiquer une objectivité, tandis que d'autres mettent en avant la légitimité des expériences ou des émotions. D'autres encore s'inspirent d'imaginaires pour redéfinir les interactions entre humains et non-humains. Il ne s'agit pas seulement d'opposer vérité et croyance, mais de reconnaître que les récits s'appuient sur des types de savoirs différents, parfois hiérarchisés de manière implicite, parfois considérés comme équivalents. Cette coexistence peut engendrer des tensions, mais elle est aussi fertile : c'est dans ces écarts que se dessinent des opportunités de dialogue, de reformulation ou de transformation.

Par ailleurs, les récits, lorsqu'ils réussissent à croiser différentes voix et à créer des ponts, peuvent engendrer des formes de consensus partiels. Ces consensus ne signifient pas l'absence de divergences, mais plutôt une certaine convergence narrative autour d'un même horizon, en mobilisant, par exemple, des valeurs qui résonnent universellement, comme la beauté, la justice ou la mémoire. Et même lorsque les ancrages philosophiques ou les systèmes de croyances sont divergents, il peut émerger un accord partiel sur certaines images ou intentions partagées. Ces accords fragiles reposent souvent sur des symboles puissants, des espèces charismatiques ou des paysages emblématiques, capables de fédérer sans pour autant gommer la diversité des points de vue. Autrement dit, le récit agit comme un médiateur, qui relie sans pour autant aplanir, qui rassemble sans uniformiser.

3. Le réensauvagement comme récit global

Après avoir exploré la dimension théorique des récits et mis en évidence leur rôle dans la construction d’imaginaires collectifs, il s’agit désormais de mettre ces outils d’analyse à l’épreuve d’un cas concret. Parmi les nombreux récits globaux qui prennent place aujourd’hui dans les débats écologiques et sociaux, j’ai choisi de m’arrêter sur celui du réensauvagement. Ce choix n’est pas anodin, le réensauvagement incarne à la fois un concept écologique, une pratique de terrain et un récit mobilisateur, porteur de visions contrastées entre humains et non-humains. En ce sens, il constitue un terrain d’observation privilégié pour comprendre comment les récits globaux s’élaborent, se diffusent et s’incarnent dans des contextes très spécifiques. La section suivante propose donc d’analyser le réensauvagement comme un récit global, afin d’examiner ses imaginaires, ses promesses et ses tensions, avant d’aller ensuite vers l’étude empirique de sa mise en récit dans les deux Parcs nationaux wallons.

Dans un monde de plus en plus confronté aux impacts du changement climatique, la perte de la biodiversité et l’artificialisation des milieux, le réensauvagement émerge comme bien plus qu’une simple solution technique. C’est un concept qui prend une place de plus en plus importante dans les débats environnementaux actuels mais aussi, et de manière importante, comme un puissant récit (Laville, 2024).

Ce récit, diffusé par des militants, scientifiques et des médias, imprégné d’enjeux politiques, culturels et symboliques (Laville, 2024). A travers lui se dessinent des propositions alternatives à l’anthropocentrisme moderne, remettant en question la place de l’humain et son désir de contrôle et qui visent à transformer nos relations au vivant et à façonner un avenir écologique et sociétal différent (Laville, 2024).

Le récit du réensauvagement mobilise des figures familières, comme le retour du loup ou les forêts laissées en libre-évolution, tout en les intégrant dans une dynamique planétaire. Il véhicule une vision où la nature “reprend ses droits”, non pas dans une optique de nostalgie, mais dans l’idée d’un futur possible, où cohabitent le retrait humain et la connexion au vivant.

Envisager le réensauvagement comme un récit, c'est aussi explorer ses modalités narratives, ses portées idéologiques et ses implications politiques. Cela permet également de saisir comment il résonne avec d'autres récits de l'Anthropocène, de la décroissance ou de la reconnexion avec le vivant, afin de mieux comprendre les tensions qu'il révèle au sein des sociétés actuelles.

3.1. Éléments historiques qui permettent de mieux comprendre les récits actuels

Le réensauvagement est fondamentalement une proposition de restauration écologique du monde (Lezaca-Rojas et al., 2022). Né dans les années 1990 aux Etats-Unis, notamment sous l'impulsion de l'écologiste David Foreman, il a rapidement été formalisé en biologie de la conservation par des figures telles que Soulé et Noss (Grillot, 2021). L'objectif premier du réensauvagement est de rétablir des écosystèmes et des processus naturels tout en réduisant l'intervention humaine, afin de favoriser l'autonomie des écosystèmes (Gérard, 2023).

Ce mouvement émerge dans un contexte d'urgence écologique, marqué par la sixième extinction de masse et le risque d'un effondrement des écosystèmes (Thomas Grillot, 2021 & Charlotte Gérard, 2023). Face à ces enjeux, le réensauvagement propose des solutions concrètes et novatrices, de plus en plus étayées par des retours d'expériences et la recherche scientifique (Sébastien Lezaca-Rojas et al., 2022). Il est soutenu par de nombreuses associations, chercheurs, philosophes et institutions (Lezaca-Rojas et al., 2022). L'idée fondamentale est de "laisser la nature se régénérer elle-même" plutôt que de tenter de la "sauver" par une gestion humaine omniprésente (Morizot, 2019).

Le concept de réensauvagement se distingue des approches de conservation classiques, souvent axées sur la protection d'environnements façonnés par l'agropastoralisme (Barraud, 2020). Alors que la gestion traditionnelle nécessite des interventions constantes, le *rewilding* privilégie la non-intervention et la libre-évolution des milieux (Mutillod et al., 2024). Cette approche est considérée comme un changement de paradigme en écologie, passant d'une préoccupation pour les espèces et la biodiversité à une fonctionnalité des écosystèmes et leurs "toiles d'interactions" (Dehaut, 2023).

Contrairement à la restauration écologique, le réensauvagement n'a pas toujours un but clairement défini (Mutillod et al., 2024), permettant ainsi à la nature “d'évoluer par elle-même selon ses propres lois” (Génot, 2023).

Au fil du temps, le concept de réensauvagement a évolué et s'est diffusé jusqu'en Europe. Ce mouvement repose sur un renouvellement des pratiques et des discours relatifs à la nature sauvage sur le continent (Dehaut, 2025). Des organisations telles que Rewilding Europe, créée en 2011, ont pour objectif de transformer de vastes territoires européens en “espaces plus sauvages” (Dehaut, 2025). Ce récit européen repose sur l'idée que l'on a “oublié ce que pouvait être une Europe sauvage” en raison de la maîtrise totale exercée sur la nature (Dehaut, 2025). Il cherche ainsi à rétablir le lien entre les populations européennes et leur “héritage naturel” et à créer un sentiment de “fierté liée à la nature sauvage” (Dehaut, 2025).

Un élément essentiel du réensauvagement en tant que récit de restauration est qu'il est souvent décrit comme une “utopie concrète” (Dehaut, 2025). L'objectif n'est pas de créer des mondes radicalement nouveaux, en rupture totale avec le présent, mais plutôt de proposer des solutions ancrées dans la réalité, démontrant ainsi que des transformations du monde sont possibles (Dehaut, 2025). En mettant en avant les réussites passées d'initiatives du réensauvagement, il cherche à apaiser les inquiétudes et à répondre aux critiques qui le considèrent comme un retour en arrière ou une négation de l'histoire humaine (Dehaut, 2025).

3.2. Des ingrédients narratifs caractéristiques

Le récit du réensauvagement repose sur plusieurs éléments narratifs qui lui confèrent une grande force et une capacité à mobiliser.

Rapport au temps particulièrement marqué

En premier lieu, la notion de “re-” et le retour à un état antérieur jouent un rôle clé. Le préfixe “re-” dans “*rewilding*” ou “réensauvagement” suggère une intention de revenir à un état moins dégradé de la nature (Clémentine Mutillod et al., 2024).

Cela peut faire référence à des périodes pré-néolithiques, avant l'avènement de l'agriculture, où les grands herbivores façonnaient des paysages de savane ouverte (Régis Barraud, 2020), ou encore la mégafaune du Pléistocène (Salomé Dehaut, 2023). Ceci relève de la dimension sur l'agencement des éléments disparates (mise en intrigue et temporalité), où le récit structure le temps en établissant une logique interne et des liens de causalité. Néanmoins, les partisans du réensauvagement mettent en garde contre une approche nostalgique ou muséale, car tenter de revenir à un écosystème historique est souvent irréaliste en raison des changements climatiques et socio-économiques (Clémentine Mutillod et al., 2024). L'enjeu principal consiste alors à favoriser l'émergence de "nouvelles natures" et de redonner aux écosystèmes une certaine autonomie (Salomé Dehaut, 2023). Cette tension entre passé et futur est au coeur de la configuration (*mimèsis* II) du récit.

Attribution de rôles importants aux non-humains

Le récit du réensauvagement s'articule également autour du rôle des espèces emblématiques, notamment la réintroduction de grands mammifères dits "structurants" tels que les loups, les lynx, les ours, les bisons, les chevaux, etc. (Salomé Dehaut, 2023). Ces espèces sont considérées comme des agents capables de restaurer la fonctionnalité et la diversité des milieux naturels (Salomé Dehaut, 2023). L'exemple des loups réintroduits, à partir de 1995, dans le Parc national de Yellowstone ou des bisons dans les Carpates (Salomé Dehaut, 2025) illustre parfaitement comment ces récits attribuent des rôles spécifiques à chaque entité, accordent une véritable agentivité aux non-humains et redéfinissent les relations entre humains et non-humains.

Remise en question forte des relations humains/non-humains

Un autre pilier de ce récit repose sur l'accent mis sur la "libre-évolution" et la 'non-intervention' (Baptiste Morizot, 2019). L'idée de "laisser faire la nature" traduit une volonté de privilégier les processus naturels, et ce, sans intervention humaine intrusive ou extractive (Morizot, 2019). Cette démarche met en avant une nature capable de s'adapter au changement climatique, de stocker du carbone, d'améliorer la qualité de l'eau, de stabiliser les sols et d'accueillir une biodiversité riche et résiliente (Morizot, 2019). L'absence d'intervention devient alors une pratique réfléchie, délibérée et bénéfique (Morizot, 2019). Cette reconfiguration du rôle humain dans la nature est centrale pour comprendre les relations sociales que ces récits construisent et les nouveaux rapports au monde qu'ils proposent.

Des récits qui affichent une maîtrise du dénouement

Pour favoriser l'adhésion, les défenseurs du *rewilding* s'appuient également sur des “vitrines” et des “success-stories” (Dehaut, 2025). Des initiatives telles que le domaine de Knepp, dans le Sud de l'Angleterre, ou les réserves de l'ASPAS en France sont présentées comme des exemples concrets de la faisabilité et des avantages du réensauvagement (Dehaut, 2025), largement relayées pour inspirer et montrer la résilience de la nature et la possibilité d'une cohabitation harmonieuse (Lezaca-Rojas et al., 2022). Cela influence directement les interprétations et réappropriations que les récits suscitent, cherchant à remodeler la refiguration (*mimèsis* III) chez le public en affichant un dénouement positif.

Porteurs et porte-paroles

Ce récit ne serait pas aussi puissant sans le rôle central joué par ses porte-parole. Des figures emblématiques telles que David Attenborough, George Monbiot, Gilbert et Béatrice Kremer-Cochet, Baptiste Morizot ou Frans Schepers s'attèlent à métamorphoser des concepts scientifiques en récits accessibles (Dehaut, 2025), émotionnellement engageants et mobilisateurs (Dehaut, 2025). L'analyse de ces porteurs de récits, de leurs intentions et discours est fondamentale pour comprendre comment ces récits prennent forme et circulent, et quelles légitimités les sous-tendent.

3.3. Un récit en tension

Le récit, profondément ancré dans l'expérience humaine, occupe une place essentielle dans notre perception du monde et dans l'organisation de nos interactions sociales (Laville, 2024). Il sert de catalyseur pour la mobilisation collective en partageant des expériences, en créant des connexions et en cultivant l'empathie (Laville, 2024). Cependant, les récits ne sont jamais neutres (Reuter, 2005). Comme je l'ai dit précédemment, ils véhiculent des valeurs, sont ancrés dans des contextes culturels et politiques et sont traversés par des tensions qui illustrent la richesse des imaginaires et des visions du monde (Riondet, 2008 & Reuter, 2005). Le récit du réensauvagement, en tant que récit émergent face aux crises écologiques actuelles, illustre parfaitement ce phénomène.

Il propose une redéfinition de la relation entre les humains et les non-humains (Laville, 2024), en s'appuyant sur la libre-évolution des écosystèmes (Morizot, 2019), en mettant en avant des espèces emblématiques et en cherchant à repenser notre rapport au vivant (Dehaut, 2023). Malgré sa capacité à mobiliser, ce récit est également traversé par des tensions internes qui mettent en lumière des dissonances profondes dans la manière dont il est construit, interprété et partagé.

Parmi les principaux points de tension, on peut trouver l'ambiguïté du terme "réensauvagement", souvent décrit comme un "concept plastique" (Dehaut, 2023). Sa richesse sémantique, bien qu'elle offre des perspectives variées, engendre une multitude d'interprétations susceptibles de mener à des récupérations idéologiques divergentes, brouillant ainsi la cohérence du récit (Dehaut, 2023). Par ailleurs, le récit du réensauvagement est souvent perçu comme véhiculant l'idée d'un retour vers une "wilderness intacte, vierge de toute trace humaine" (Dehaut, 2023), une vision critiquée comme étant un construit culturel irréaliste, nourrissant l'idée d'une séparation entre nature et culture (Dehaut, 2023). Cette interprétation peut conduire à la recherche d'une "fausse nature", figée et idéalisée, alors qu'une approche plus dynamique et expérimentale, centrée sur les processus écologiques, est souvent considérée comme plus appropriée (Dehaut, 2023).

Le récit du réensauvagement véhicule également l'idée d'une exclusion humaine, suscitant des préoccupations au sein de certaines communautés rurales (Grillot, 2021). L'idée d'une nature laissée à elle-même, où aucune intervention humaine n'est permise, peut être perçue comme une exclusion des pratiques humaines traditionnelles, ravivant la crainte d'une perte de contrôle sur le territoire ou d'une désertification rurale (Morizot, 2019). Cette tension se manifeste également dans les récits liés à la réintroduction d'espèces comme le loup notamment, qui mettent en évidence les oppositions entre les récits écologiques et les activités pastorales (Grillot, 2021), soulignant ainsi la nécessité d'une mise en récit plus inclusive, co-construite avec les "communautés habitantes" (Chopot et al., 2022).

Enfin, le récit du réensauvagement fait également face à une opposition significative de la part des récits utilitaristes dominants, en particulier ceux portés par les industries forestières ou agricoles, qui privilégient une vision utilitaire de la nature en tant que ressource à exploiter (Génot, 2023).

Ainsi, le récit du réensauvagement se développe dans un espace marqué par des conflits et pluriel, où coexistent des récits concurrents, des résistances symboliques et des luttes pour la légitimation. Sa force ne réside pas tant dans une cohérence univoque, mais plutôt dans sa capacité à intégrer cette diversité de points de vue et à s'adapter aux différents contextes. En tant que récit, il agit à la fois comme un miroir des imaginaires contemporains du vivant et comme une boussole possible pour orienter nos trajectoires dans un monde en mutation.

4. Récits extérieurs des Parcs

Après avoir étudié le réensauvagement en tant que récit global, il est maintenant temps d'analyser comment ce cadre narratif se décline et se transforme dans des contextes spécifiques. Nous passons ainsi de la théorie à la pratique, en nous intéressant d'abord à la manière dont les Parcs nationaux mettent en récit leurs projets de réensauvagement à travers leur communication extérieure. Cette analyse commence avec le cas du Parc national de la Vallée de la Semois.

4.1. Le Parc national de la Vallée de la Semois

Le Parc national de la Vallée de la Semois couvre une superficie de 28 903 en un seul bloc, répartis dans huit communes du sud de la Belgique. Ce territoire se distingue par une richesse paysagère exceptionnelle et une biodiversité remarquable, issue d'une diversité de milieux naturels, notamment des forêts anciennes et en pente, des rivières sauvages et des zones humides.

Dans ce contexte, les missions principales du Parc sont claires : "Protéger la nature" et "Promouvoir un tourisme durable". Ces missions prennent la forme de dizaines d'actions ciblées dans les domaines de la biodiversité, de l'eau, de la forêt, de la mobilité et de l'éducation. C'est par le biais de ces actions et de la façon dont elles sont communiquées que le récit du réensauvagement prend toute son ampleur. On peut voir ici que ce récit s'appuie autant sur des résultats écologiques que sur une dimension narrative forte, dans laquelle les termes, les figures et les choix narratifs sont déterminants.

Le lynx occupe une place centrale dans ce récit, étant perçu comme une espèce emblématique et un acteur essentiel pour le retour à un équilibre naturel. Ce choix n'est pas anodin : en tant que figure charismatique du sauvage, le lynx joue un rôle narratif fort, incarnant à la fois les ambitions du Parc et stimulant l'adhésion du public. A travers leur communication, le Parc national présente ce grand félin comme un prédateur discret essentiel à l'équilibre de nos forêts et met en avant son rôle crucial pour restaurer un équilibre dans un milieu fragile. On assiste ici à une personnification de l'animal, qualifié de "fantôme de la forêt", qui contribue à une forme d'esthétisation du sauvage qui rend le récit plus affectif. Le lynx n'est pas seulement important en lui-même puisqu'il est aussi qualifié "d'espèce parapluie". Ce concept stipule que la protection du lynx, en raison de ses besoins en grands territoires, entraîne par extension la sauvegarde de nombreuses autres espèces présentes dans le même milieu. Cette notion accentue la dimension stratégique du récit, permettant au Parc de justifier ses démarches tant sur le plan écologique que politique, en se concentrant sur un seul animal, c'est toute une série d'espèces qui est représentée, élargissant ainsi la portée du récit tout en conservant sa cohérence.

Néanmoins, le réensauvagement en Belgique rencontre certains obstacles. Le récit du Parc national de la Vallée de la Semois ne les élude pas. Elle concède que "garantir un tel espace au lynx n'est pas chose aisée en Belgique". En prenant en compte ces limites, le récit adopte une posture d'humilité, qui contribue à désamorcer d'éventuelles critiques. En raison de sa forte densité de population et de son réseau routier étendu, la Belgique présente des espaces naturels fragmentés, ce qui entrave la réintroduction d'espèces telles que le lynx. La présence du lynx a été confirmée en 2020 dans la Vallée de la Semois, mais le véritable défi consiste maintenant à favoriser son retour durable face à cette fragmentation. Le récit adopte ici une temporalité lente, propre au registre du réensauvagement, qui contraste avec les logiques d'urgence classiques. Ce récit met en avant la patience et l'observation, ce qui renforce la notion d'un vrai projet de fond.

Pour relever ce défi, le Parc national met en œuvre des actions concrètes et ciblées pour le lynx et la biodiversité. Parmi celles-ci, on trouve la création de lisières forestières, la restauration de forêts en pente et l'installation de pièges photographiques pour repérer le félin. Ces pièges, dont 14 ont été placés dans tout le Parc, constituent un moyen précis de suivre le "fantôme de la forêt". Le vocabulaire employé ("fantôme", "repérer", "suivre") participe à amplifier le côté dramaturgique de ce récit, en évoquant un registre de traque discrète, quasi mythique, qui capte l'imaginaire.

De plus, ces initiatives bénéficient d'un succès renforcé par un partenariat stratégique avec le WWF-Belgique, qui finance une portion de leur mise en œuvre. Ce partenariat peut être interprété comme un élément de crédibilité, mais aussi comme un levier. De fait, mentionner des acteurs reconnus contribue à renforcer l'autorité du discours sans pour autant le surcharger d'éléments techniques. Dans la Vallée de la Semois, le récit du réensauvagement est présenté comme un récit multi-voix, où le Parc ne parle pas seul, mais construit un récit collectif.

En plus des activités sur le terrain, le récit du Parc est essentiel pour sensibiliser et mobiliser le public. Le Parc national de la Vallée de la Semois organise fréquemment des événements autour du lynx. C'est le cas de la projection du film "Lynx : la forêt est son royaume" de Laurent Geslin, notamment à l'occasion de la Journée internationale du lynx ou encore du film "Sur la piste du lynx" dont j'ai parlé en introduction de ce travail. Ces projections sont accompagnées de sessions d'échange et de discussion avec des spécialistes, comme Cécile Lesire, chargée de mission Lynx pour le Parc national et Corentin Rousseau, biologiste au WWF-Belgique. Ces moments jouent un rôle crucial dans le récit du réensauvagement puisqu'ils permettent une mise en récit participative, où le public est invité à devenir partie prenante. Ces projections sont des outils narratifs puissants, elles ont la faculté de conjuguer émotion et information. Elles donnent à voir le lynx non seulement comme un simple élément écologique, mais aussi comme un personnage narratif avec lequel le public peut tisser un lien d'attachement. En parallèle, des publications fréquentes, comme la série "Le saviez-vous?" relayent des faits à propos du lynx (sa vision, son pelage, ses aptitudes de chasse, les différentes espèces, etc.), démystifiant l'animal et renforçant l'intérêt du public pour sa protection. Cette approche ancrée dans le quotidien permet de diffuser le récit via plusieurs canaux (réseaux sociaux, événements, brochures) et de le rendre accessible de différentes manières.

Ainsi, le récit du réensauvagement du Parc national de la Vallée de la Semois, sans utiliser officiellement le mot "réensauvagement", construit néanmoins un récit dominant sur cette thématique. Ce récit repose sur des missions claires de protection de la nature et de développement durable, mais il se manifeste à travers des actions concrètes pour restaurer les processus écologiques, encourager le retour d'espèces essentielles telles que le lynx et sensibiliser le public aux enjeux de la biodiversité.

Le lynx, en tant qu'espèce parapluie et "grand félin d'Europe", incarne la volonté du Parc de redonner sa place à une nature plus fonctionnelle, témoignant ainsi d'une approche proactive et ambitieuse pour la gestion des paysages wallons, afin de les rendre plus sauvages et plus résilients face aux enjeux environnementaux actuels.

4.2. Le Parc national de l'Entre-Sambre-et-Meuse

Le récit extérieur du Parc national de l'Entre-Sambre-et-Meuse présente le réensauvagement comme une "approche novatrice dans la conservation et la restauration de la nature" (*Rewilding Expo*, 2024). Le récit central est celui de "laisser la nature prendre la parole d'une manière qui pourrait bien changer notre vision de la conservation" et de "reconsidérer notre rapport à la nature et à sa gestion". L'objectif est de "laisser la nature revivre" (Rondelez, 2025), de lui permettre de "reprendre ses droits" et de la "replacer au cœur de nos vies et territoires, pour le bénéfice de la nature et de la société" (*Rewilding Expo*, 2024).

Le réensauvagement est présenté comme un potentiel remède pour sauver la planète, insistant sur le fait qu'il soit une "solution viable pour lutter contre l'effondrement de la biodiversité et le dérèglement climatique" (*Rewilding Expo*, 2024). Ce récit souligne l'importance de "restaurer des écosystèmes et réparer la nature", en permettant aux "processus écologiques naturels de se rétablir, créant ainsi des habitats résilients et diversifiés" (*Rewilding Expo*, 2024). Cette focalisation sur les vertus réparatrices du réensauvagement traduit une sorte de dramatisation du contexte environnemental actuel, propre aux récits destinés à mobiliser. Il ne s'agit pas uniquement de protéger, mais bien de "restaurer", de "réparer", en d'autres termes, d'agir sur un monde abîmé.

Sur base de la communication du Parc national de l'Entre-Sambre-et-Meuse sur internet et dans la presse, on observe que le concept de "libre-évolution" est au centre de leur récit du réensauvagement. C'est le cœur du projet, qualifié de "pilier philosophique" de la démarche (*Que font le Parc national...?*, 2024). Cette notion qui implique de laisser les écosystèmes, notamment les forêts, "évoluer naturellement, sans intervention humaine" (*Rewilding Expo*, 2024), opère un renversement dans la conception de la gestion environnementale. Elle valorise l'inaction comme un acte fondateur, une forme d'engagement. En privilégiant la passivité envers la nature, ce récit déconstruit l'image que l'on peut se faire du gestionnaire actif afin d'introduire un nouveau paradigme, celui du facilitateur.

L'établissement de Réserves Biologiques Intégrales est présenté comme une "action inédite à l'échelle de notre pays", un "axe d'action majeur" de ce Parc national (« Des forêts plus vieilles pour une planète plus durable », 2023). Il est fièrement annoncé que près de 1700 hectares de forêts bénéficient de ce statut, représentant environ un dixième de la superficie forestière du Parc (« Des forêts plus vieilles pour une planète plus durable », 2023). Cette emphase sur le côté pionnier de ces actions reflète un ton héroïque dans ce récit, valorisant l'innovation et la rupture avec les méthodes traditionnelles de sylviculture. Donc ces quelques 1700 hectares de forêts ainsi soustraits à toute exploitation sylvicole sont décrits comme des espaces rendus "à leurs dynamiques naturelles" (« Des forêts plus vieilles pour une planète plus durable », 2023). La forêt est alors vue comme un sujet autonome, pouvant évoluer sans l'aide de l'homme, ce qui correspond parfaitement au mythe moderne de la nature capable de s'autoréguler.

Ce récit intègre également des éléments plus techniques, comme des indicateurs de biodiversité pour mesurer le succès de cette approche (les arbres-habitats et le bois mort), mais ceux-ci sont quelque peu réenchantés. Les arbres habitats sont qualifiés eux d' "oasis de biodiversité" (*Que font le Parc national...?*, 2024), tandis que le bois mort est paradoxalement désigné comme une "source de vie". Ce lexique participe à un effet de surprise, dans le but de modifier la perception du public et de redéfinir des éléments autrefois considérés comme inutiles ou indésirables. Le récit opère ici un travail, dans lequel les éléments scientifiques sont liés à un imaginaire positif et surtout accessible. Ils ne se contentent pas de dire que le bois mort est utile, mais ils racontent qu'il "accueille une biodiversité exceptionnelle" et qu'il "retient l'eau face aux sécheresses", ce qui personnalise les fonctions écologiques et contribue à rendre visibles les processus qui étaient invisibles pour le grand public.

Le récit du réensauvagement du Parc national de l'Entre-Sambre-et-Meuse dépasse la simple conservation de la nature en soulignant les nombreux bénéfices du réensauvagement. Tout d'abord, le Parc communique activement sur le "retour spontané de certaines espèces comme le castor, le loup et le lynx" (*Rewilding Expo*, 2024), dans une perspective qui met en avant le caractère imprévisible, presque magique du vivant, qui renaît sans être explicitement réintroduit. Parler de "retour", c'est évoquer un imaginaire qui a trait presque au miracle écologique, qui sous-tend que la nature reprend ses droits dès qu'on lui en donne l'occasion.

Enfin, les forêts laissées en libre-évolution sont décrites comme des “lieux propices à l’émerveillement, au tourisme de nature, à diverses activités pédagogiques” (« Une étude inédite pour évaluer la résilience des forêts en libre évolution ! », 2025). La notion d’émerveillement traduit une volonté de faire appel à la sensibilité affective, celle du visiteur, de l’enfant ou bien du promeneur, qui s’émerveille et se laisse transporter par la nature sauvage. On observe ici les ressorts d’un récit où le réensauvagement concerne non seulement les milieux naturels, mais aussi les humains, qui sont invités à “repenser leur rapport à la nature”.

En somme, le Parc national de l’Entre-Sambre-et-Meuse construit et diffuse un récit du réensauvagement qui se base sur la libre-évolution, la restauration de la nature et la promesse d’un bénéfice partagé. Ce récit repose sur un équilibre entre sciences, émotions et pédagogie. En positionnant la nature comme un sujet actif et l’humain comme un accompagnateur, il propose un nouveau paradigme de la cohabitation qui repose sur la patience, la confiance envers les processus naturels et la réinvention des usages sociaux du territoire. Ce n’est donc pas uniquement un récit sur la nature, mais bien un récit sur le monde à venir, dans lequel les imaginaires jouent un rôle important.

5. Récits situés issus du terrain

Les récits extérieurs que les acteurs du réensauvagement adressent au grand public offrent une première grille de lecture, mais ils ne suffisent pas à saisir toute la richesse des dynamiques en cours. Pour aller plus loin, il faut écouter ce qui se raconte depuis l’intérieur, là où les initiatives prennent vie et se confrontent à la réalité. C’est pour cela que j’ai mené mes entretiens, pour recueillir la parole de celles et ceux qui les vivent au quotidien.

Ces entretiens m’ont permis de rassembler une diversité de récits, parfois convergents, parfois plus contrastés. Pour en rendre compte, j’ai choisi d’analyser ce matériau en suivant plusieurs axes inductifs, qui révèlent les grandes thématiques qui traversent ces discours.

5.1. Axes inductifs

5.1.1. Axe 1 - Les rôles des non-humains

Dans les récits recueillis auprès des acteurs du réensauvagement dans les deux Parcs nationaux, les non-humains, qu'il s'agisse d'espèces animales emblématiques (loutre, lynx, cerf), d'écosystèmes (forêts, rivières, "nature" en général) ou encore de processus naturels, jouent un rôle clé, mais profondément ambivalent. Ils sont investis de rôles narratifs actifs et participent pleinement à l'élaboration des récits locaux du réensauvagement.

Les non-humains comme figure d'autonomie

Plusieurs propos que j'ai recueillis lors de mes entretiens font écho à une vision des non-humains comme entité autonome, capable de s'auto-réguler.

"Finalement, la nature n'a pas besoin de nous." (Extrait d'entretien avec une écologue du PNVS, travaillant sur la restauration des rivières)

"Je pense qu'en matière de rivières, plus tu laisses la place à la rivière, plus tu lui laisses faire son truc, moins on a de problème." (Extrait d'entretien avec une écologue du PNVS, travaillant sur la restauration des rivières)

Dans ces récits, les non-humains sont porteurs de dynamiques propres, tandis que la tâche de l'humain devient celle du retrait ou du moins, de la discrétion. On attend de l'être humain qu'il adopte une posture de soutien à la libre-évolution, comme le résume cette phrase "c'est vraiment laisser faire la nature" (Extrait d'entretien avec une écologue du PNVS, travaillant sur la restauration des rivières). Ces récits construisent donc un rôle actif et positif du non-humain.

Les non-humains comme symboles esthétiques et affectifs

D'autres récits mobilisent les non-humains plutôt comme vecteurs d'émerveillement et de lien sensible et affectif :

“Je me suis vraiment passionnée pour pour les rivières parce que c'est des milieux qu'on voit tout le temps, mais qu'on considère un peu comme un truc qu'on a acquis quoi et on oublie qu'il y a de la vie dedans et qu'une rivière ce n'est pas juste de l'eau qui coule, c'est un milieu très très complexe.” (Extrait d'entretien avec une écologue du PNVS, travaillant sur la restauration des rivières)

“Les zones ouvertes sont magnifiques et on pourrait imaginer qu'il y a 3000 ans, des zones étaient un peu comme celles-là et c'est vrai que là, tu peux voir vite 50 cerfs et biches en une balade, il y a une meute de loups, parfois le hibou grand-duc, la cigogne noire voilà c'est merveilleux”. (Extrait d'entretien avec un représentant du WWF Belgique)

Dans ce cas-ci, les non-humains deviennent des figures affectives que l'on a dotés d'une dimension esthétique et identitaire. Ces récits s'inscrivent dans une certaine forme de poésie du vivant, qui place les non-humains au centre des récits de beauté, de lien, voire de sacré. Mais cette admiration peut parfois être teintée d'ambivalence :

“Je me suis rendu compte de ça, c'est que quand on parle de sauvage, les gens ont peur, ils imaginent des ours et des loups qui rôdent dans les bois la nuit et qui mangent les enfants.” (Extrait d'entretien avec un chargé de mission "sensibilisation et éducation" du Parc national ESEM)

Le rapport aux non-humains se situe à la croisée entre une proximité affective et une distanciation contemplative, illustrant des visions contrastées de la notion de “faire territoire avec les vivants”.

Les non-humains comme éléments de controverse

Les récits du réensauvagement dans les deux Parcs nationaux révèlent également des non-humains conflits : des espèces jugées problématiques, des usages questionnés et des menaces. “En fonction des espèces, il y a aussi de la peur. Donc par exemple, la loutre moins mais la question du lynx, c'est vraiment préparer le terrain en amont avec tous les acteurs et les parties prenantes parce que c'est un prédateur, donc il y a un peu plus de peur du côté des chasseurs, des éleveurs, ce genre de choses.” (Extrait d'entretien avec une écologue du PNVS, travaillant sur la restauration des rivières)

Les projets de réintroduction, notamment du lynx, rencontrent des oppositions diverses. Outre la peur des chasseurs et des éleveurs face au retour d'un prédateur, une résistance plus importante émane de ceux qui refusent toute forme d'intervention humaine dans la nature, y compris la réintroduction d'espèces, au motif que l'homme est “foncièrement mauvais”.

“Et en fait paradoxalement, l'opposition n'est pas spécialement venue, un peu comme pour la loutre, l'opposition n'est pas venue de personnes de type... un éleveur qui aurait peur pour ses moutons, mais de personnes qui refusent l'intervention humaine dans la nature y compris la réintroduction du lynx, y compris la réintroduction de la loutre et qui disent que l'homme ne peut pas intervenir parce que l'homme est foncièrement mauvais et méchant et donc, quoi qu'il fasse, ce sera mal et donc ils n'ont pas le droit d'intervenir y compris en relâchant des lynx, en relâchant des loutres, ils n'ont qu'à revenir tout seul.” (Extrait d'entretien avec un représentant du WWF Belgique)

Les non-humains cristallisent alors des tensions sociales, économiques ou symboliques. Le lynx, la forêt ou la rivière sauvage ne font pas consensus : ils ravivent des souvenirs, des liens, des habitudes. Le récit du réensauvagement se trouve alors en tension avec d'autres types de récits : patrimoniaux, productifs ou culturels.

Les non-humains comme des partenaires

Enfin, certains acteurs que j'ai rencontrés construisent les non-humains comme des éléments stratégiques pour construire un futur résilient.

“Ce qui va se passer, c'est que le principe, c'est aussi de limiter les inondations dans les villages en contrebas de la rivière et donc ça marche parce que comme tu as un tracé sinueux. L'eau, quand il y a des crues, au lieu de dévaler directement dans les villages, elle va être retenue par les méandres, ça va déborder au niveau des méandres dans la plaine de la prairie et ça, du coup ça fait un sur-stockage de l'eau dans les nappes phréatiques et donc ça c'est super bénéfique.” (Extrait d'entretien avec une actrice du Parc national ESEM travaillant sur la reméandration des rivières)

Les non-humains sont considérés comme des garants de la résilience face aux crises à venir, notamment le changement climatique et les inondations. Par exemple, la libération des rivières, via la reméandration de l'Eau Blanche dans le Parc national de l'Entre-Sambre-et-Meuse, permet de ralentir les crues, de recharger les nappes phréatiques et de créer des îlots de fraîcheur. Ces “services écosystémiques” sont un argument clé pour justifier l'importance du réensauvagement aux yeux des populations et des décideurs, soulignant que “la nature n'a pas besoin de nous” mais que l'humain bénéficie directement de son bon fonctionnement.

“Le castor, les techniques du castor c'est super intéressant parce qu'ils permettent de faire la même chose enfin... ils le font même mieux que nous en soi.” (Extrait d'entretien avec une actrice du Parc national ESEM travaillant sur la reméandration des rivières)

Alors, les espèces et les écosystèmes sont mobilisés pour construire un récit prospectif, orienté vers les crises à venir. Les non-humains sont considérés positivement, comme des garants d'un avenir qui peut être viable et souhaitable.

Ces récits mettent en évidence le fait que le rôle des non-humains fait l'objet de débats, de négociations et même de différentes interprétations. Mais ils ne sont pas de simples protagonistes d'un récit global, ni des figures passives. La place qu'ils occupent dans ces récits révèle des tensions fondamentales concernant la conception de la nature, la façon d'habiter un territoire et de faire récit collectivement.

5.1.2. Axe 2 - La gestion dans les récits

Les données recueillies lors de mes entretiens à propos de la gestion des espaces naturels dans les deux Parcs nationaux révèlent une diversité d'approches et de visions, souvent contradictoires, de ce que représente "gérer" la nature. Ce qui est mis en avant, c'est l'effacement humain au profit de la libre-évolution et la libre expression des dynamiques naturelles, un récit qui semble, à première vue, s'inscrire dans la philosophie du réensauvagement. Mais en approfondissant les discours, ce récit se déploie selon des modalités très variées, oscillant entre idéaux écologiques, réalités techniques, contraintes sociales et critiques.

Un récit d'effacement : "laisser faire la nature"

Un premier élément majeur qui structure ces récits est celui du retrait volontaire de l'action de l'homme pour privilégier la spontanéité naturelle. Celui-ci se manifeste clairement chez plusieurs acteurs de terrain que j'ai rencontrés :

"Moi mon boulot c'est d'enlever tout ce qui est structure artificielle donc créée par l'homme dans les rivières [...], mais techniquement ça aurait quand même donné la chance à l'écosystème de faire son travail lui-même." (Extrait d'entretien avec une écologue du PNVS, travaillant sur la restauration des rivières)

"La libre-évolution, j'aime bien la résumer à laisser la nature être nature. On laisse faire. On permet la spontanéité des processus." (Extrait d'entretien avec une représentante de l'Association Francis Hallé pour la forêt primaire)

Cela rejoint la conception de la nature capable de s'autoréguler et de se régénérer, si on lui en laisse l'occasion. En ce sens, l'intervention humaine est alors considérée non comme une action bénéfique, mais plutôt comme un frein ou une perturbation.

Jusqu’où aller dans le retrait ?

En revanche, cette vision du retrait n’est pas partagée par tous. Certains acteurs que j’ai rencontrés en soulignent les limites ou les paradoxes d’une gestion entièrement passive :

“Dans la libre-évolution, il y a une approche de ne rien faire [...]. Mais si vous voyez des choses qui meurent, vous devez les laisser mourir, et c’est ok parce que c’est la spontanéité du processus.” (Extrait d’entretien avec un chef de cantonnement du Département Nature et Forêts)

“Le problème ça vient souvent une fois que les gens deviennent dogmatiques, je fais de libre évolution donc je ne veux pas qu’on, par exemple, piège les espèces exotiques envahissantes dedans [...], ils refusent toute intervention même quand c’est contre-productif.” (Extrait d’entretien avec un chef de cantonnement du Département Nature et Forêts)

On peut alors constater que cette posture du retrait doit faire face à des impératifs éthiques, sociaux ou écologiques. Est-il justifié de “laisser mourir” un milieu ? Est-il possible de ne pas intervenir face aux espèces invasives ou aux conséquences du changement climatique ? Ces interrogations mettent en évidence un conflit entre la philosophie du non-agir et la nécessité d’obtenir des résultats tangibles ou quantifiables.

Le récit de la gestion opère alors un basculement vers une forme de pragmatisme, dans laquelle le gestionnaire intervient pour mieux se retirer par la suite. C’est la logique du “coup de pouce” initial :

“Vous faites un acte et puis après, vous laissez. L’objectif là, c’est de donner un coup de pouce pour qu’après la nature puisse évoluer, sur ces points-là en tout cas, librement”. (Extrait d’entretien avec une actrice du Parc national ESEM travaillant sur la reméandration des rivières)

Ce principe de “laisser faire la nature” est au cœur de l’approche du réensauvagement, même si celle-ci n’est pas toujours aussi radicale que d’autres projets. Dans le Parc national de la Vallée de la Semois, cela se traduit par le retrait de structures artificielles dans les rivières pour leur permettre de retrouver leur “dynamique naturelle”.

Tandis que dans le Parc national de l'Entre-Sambre-et-Meuse, cela se passe plutôt dans les forêts, via la création de Réserves Biologiques Intégrales (RBI), où toute intervention humaine est stoppée, en est un exemple phare. L'objectif est de permettre aux arbres de vieillir, de mourir ou de se décomposer naturellement, augmentant ainsi la quantité de bois mort, essentielle à la biodiversité.

Cette tension traverse donc fortement les deux Parcs que j'ai étudiés. Elle illustre que la gestion écologique n'est pas un abandon, mais qu'il s'agit plutôt d'une approche de gestion où l'intervention est envisagée comme transitoire, dans le but de renforcer l'autonomie.

Réinscrire l'humain dans l'écosystème

Face aux récits qui prônent le retrait, d'autres soulignent l'importance d'un enracinement humain dans les processus écologiques, tout en critiquant le récit du réensauvagement considéré comme excluant :

“Le problème du réensauvagement, c'est qu'il dit, grosso modo, l'homme n'a pas sa place dans la nature, il faut l'exclure de la nature et l'homme ne fait pas partie des espèces de la nature.”
(Extrait d'entretien avec un chef de cantonnement du Département Nature et Forêts)

“L'homme, il fait partie de l'écosystème naturel, on prend une trop grande place, on doit prendre une place plus petite”. (Extrait d'entretien avec une personne qui fait partie de la direction du Parc National ESEM)

Cette forme de réinscription de l'humain est fondamentale pour l'acceptation des projets de réensauvagement en Wallonie. Le Parc national de l'Entre-Sambre-et-Meuse, par exemple, a pour objectif de montrer qu'une forêt en libre évolution peut être un espace ouvert et accessible où l'on peut “se reconnecter à c'est quoi une vraie forêt”. Des tours d'observation sont ainsi prévues au cœur même des RBI pour permettre au public de découvrir ces milieux sans les perturber. L'accès à ces zones est considéré comme crucial pour que les habitants et les touristes “connaissent pour avoir envie de préserver”.

La question de la cohabitation s'impose alors, avec une approche qui privilégie "différents degrés de présence" de l'être humain. Il ne s'agit pas de créer des zones "mises sous cloche où personne ne rentre", mais de gérer la fréquentation pour qu'elle soit compatible avec les objectifs de naturalité. L'exemple des Parcs nationaux allemands qui se sont donnés 40 ans pour atteindre 70% de libre évolution tout en adaptant les usages, illustre cette gradualité et cette inclusion.

Cette vision contraste avec les approches plus "top down" ou "maladroites" observées ailleurs, comme le projet de Francis Hallé dans les Ardennes, qui a rencontré une forte opposition de la part des populations locales en envisageant l'exclusion ou la disparition des villages.

5.1.3. Axe 3 - Temporalité : entre temps court des politiques et temps long du vivant

Les propos recueillis sur le terrain montrent une certaine forme d'hétérogénéité des temporalités, qui correspondent aux différentes façons d'imaginer, de raconter et de projeter le temps dans les projets environnementaux. Les acteurs du réensauvagement en Wallonie évoluent dans un contexte marqué par la lenteur biologique, les cycles forestiers de plusieurs siècles, la pression des échéances politiques, les urgences climatiques et des objectifs de conservation à long terme, ce qui leur impose de naviguer dans un temps fragmenté, conflictuel et souvent instable.

Une première temporalité relevée sur le terrain est celle du temps biologique, caractérisé par des cycles lents et des horizons s'étendant sur plusieurs siècles.

Le temps long du vivant

Ces récits s'inscrivent dans un "temps long du vivant", un horizon temporel qui s'étend sur plusieurs siècles pour atteindre une "pleine naturalité". Cela contraste avec les "cadences politiques et de la mobilisation sociale", souvent axée sur le court terme :

"La réserve intégrale, c'est du super long terme, pour 500 ans". (Extrait d'entretien avec un chef de cantonnement du Département Nature et Forêts)

“Les espaces en libre évolution mettront 100 ans pour atteindre leur pleine naturalité”. (Extrait d'entretien avec un chef de cantonnement du Département Nature et Forêts)

“Ce que ces forêts deviendront, on le verra dans 10, 20, 25, 50, 100 ans”. (Extrait d'entretien avec un chef de cantonnement du Département Nature et Forêts)

Ces discours construisent une vision du futur comme un horizon lointain, dans lequel l'intervention actuelle est légitimée par ses effets différés. Le vivant est pensé comme étant porteur de temporalités lentes, parfois incompatibles avec la cadence de la décision publique ou de la mobilisation sociale.

Les acteurs doivent également composer avec des temporalités institutionnelles plus courtes, dictées par des cycles politiques et les financements.

Le temps court des institutions et des financements

Par ailleurs, les gestionnaires des Parcs évoquent aussi de façon récurrente les obstacles liés aux contraintes temporelles, budgétaires et administratives :

“La ministre Tellier, elle a donné quelques milliers d'euros à dépenser sur 4 ans. L'après 4 ans, c'est une inconnue pour le Parc, et pour nous aussi”. (Extrait d'entretien avec un chef de cantonnement du Département Nature et Forêts)

“Il n'y a plus de financement après juin 2026 pour les Parcs nationaux.” (Extrait d'entretien avec un représentant du WWF Belgique)

“On a un timing très très très très serré sur le financement, c'est jusqu'en juin 2026 et on travaille tous d'arrache-pied pour terminer ce qui doit être fait.” (Extrait d'entretien avec un chargé de mission "sensibilisation et éducation" du PN ESEM)

“La difficulté, c’est qu’on a créé un Parc national en très peu de temps. Pour avoir une comparaison, le Parc national des forêts côté français, c’est 10 ans de préparation. [...] Ici, le projet s’est fait très vite puisque c’était une forme d’opportunisme financier et entre le moment où la Ministre a décidé que ça allait pouvoir se faire, il y avait moins d’un an.” (Extrait d’entretien avec un chef de cantonnement du Département Nature et Forêts)

Ces propos expriment une période limitée, dictée par les appels à projets, les plans de financement pluriannuels et les échéances électorales. On peut y voir une tension claire entre le temps de la planification publique et celui de la nature à évoluer, ce dernier ne suivant ni les impératifs politiques ni les résultats à court terme.

Ce décalage engendre une fragilité dans les récits du réensauvagement dans les Parcs nationaux de la Vallée de la Semois et de l’Entre-Sambre-et-Meuse : comment raconter un projet d’une centaine d’années si son financement ne couvre que trois ans ? Cette instabilité peut empêcher la consolidation d’un récit mobilisateur à long terme, tout en suscitant un sentiment d’urgence paradoxal dans un projet qui repose sur le long terme.

Au-delà de la vitesse du temps, la question de sa direction suscite également des débats : certains aspirent à revenir à un état passé, tandis que d’autres envisagent une nature capable de faire face aux crises à venir.

Récits conflictuels du temps : retour, restauration, projection

Sur le terrain, j’ai remarqué que cette divergence se traduisait par des prises de position contrastées : doit-on restaurer des dynamiques passées ou créer une nouvelle nature résiliente ? Les extraits d’entretien qui suivent illustrent ces visions opposées entre les différents acteurs.

“Avoir une approche orientée futur, ce n’est pas vouloir restaurer, enfin oui, on restaure, mais ce n’est pas vouloir retourner à la situation du passé. Forcément, on est dans le présent, donc on ne peut pas retourner dans le passé, donc c’est aller vers le futur en restaurant des écosystèmes.” (Extrait d’entretien avec une personne qui fait partie de la direction du Parc National ESEM)

“Parfois, il y a des critiques, retourner à l’âge de fer, mais non ce n’est pas ça, c’est une approche qui permet d’être plus résilients dans le futur et on aura besoin avec tout ce qui est crise de la biodiversité, changement climatique, etc.” (Extrait d'entretien avec une personne qui fait partie de la direction du Parc National ESEM)

“... dès le 13e siècle, il y a des forestiers qui ont théorisé qu’on ne pouvait pas couper plus d’arbres qu’ils n’en poussaient, ce qui en fait la définition du développement durable. [...] C’est quelque chose qui fait écho à quelque chose d’ancien. On a des zones en réserve intégrale depuis plus d’un siècle que ça soit en Allemagne ou du côté français, ce n’est pas quelque chose de nouveau”. (Extrait d'entretien avec un chef de cantonnement du Département Nature et Forêts)

“Je pense que c’est assez compliqué finalement de trouver un endroit que ce soit terrestre ou aquatique où l’homme n’est pas intervenu. Des endroits où l’homme n’est pas intervenu depuis longtemps, ça on en a, mais je pense qu’on a tellement influencé à toutes les échelles notre paysage.” (Extrait d'entretien avec une écologue du PNVS, travaillant sur la restauration des rivières)

“Toutes nos forêts ont déjà subi des transformations depuis pas mal de temps.” (Extrait d'entretien avec un chef de cantonnement du Département Nature et Forêts)

En Wallonie, les forêts sont des écosystèmes qui ont été “très simplifiés” par des siècles d’influence humaine. Par exemple, des espèces comme le tilleul, autrefois présentes, ont disparu et ne reviendront pas spontanément, nécessitant potentiellement une réimplantation. Cette réalité pousse à adopter une “approche orientée futur” plutôt qu’un “retour à la situation du passé” car “on ne peut pas retourner dans le passé”.

Cela traduit une dualité entre, d’une part, un imaginaire du retour, illustré par l’usage de préfixes comme “re-” dans restaurer, réintroduire, réensauvager et, d’autre part, une logique de prolongement qui accompagne les dynamiques en cours, ainsi qu’une perspective tournée vers l’adaptation aux crises à venir.

5.1.4. Axe 4 - Le collectif : appropriation, conflits et mobilisation

Le récit du réensauvagement dans les Parcs nationaux de la Vallée de la Semois et de l'Entre-Sambre-et-Meuse est traversé par une dimension collective très marquée. Celle-ci constitue un espace marqué par de nombreux conflits et une grande instabilité. Elle révèle des modes de gouvernance, des imaginaires, des visions du territoire ainsi que des régimes de légitimité qui divergent. Entre sentiment d'exclusion, volonté de participation et alliances, les récits locaux du réensauvagement dévoilent une mosaïque d'acteurs et de points de vue, parfois convergents, mais plus souvent opposés.

Un récit de rupture : exclusion, méfiance et malentendus

Plusieurs verbatims laissent penser qu'un climat de méfiance s'est installé autour des projets de réensauvagement, notamment dans les zones rurales concernées. Le réensauvagement est considéré comme une menace pour les pratiques traditionnelles et les acteurs locaux semblent exclus des processus décisionnels :

“La forêt, ça sert à produire des arbres, couper du bois pour les habitants. Ils se chauffent au bois, pas tous mais beaucoup. Ou alors c'est pour vendre et ça rentre dans les caisses communales et la commune vit avec ça. Et aussi parce qu'on y chasse et que les ruraux, il y en a quelques-uns qui chassent mais il y en a beaucoup qui traquent.” (Extrait d'entretien avec un chef de cantonnement du Département Nature et Forêts)

“Le monde de la chasse ne pourrait plus faire ce qu'il veut.” (Extrait d'entretien avec un chef de cantonnement du Département Nature et Forêts)

“Entre le moment où la Ministre a décidé que ça allait pouvoir se faire, il y avait moins d'un an donc du coup, on n'a pas informé les gens finalement... Il n'y a pas eu le temps pour un travail de fond sur ce qu'était vraiment un Parc national.” (Extrait d'entretien avec un chef de cantonnement du Département Nature et Forêts)

“La plus grosse menace sur mon travail, ça va être l'opinion publique finalement.” (Extrait d'entretien avec une écologue du PNVS, travaillant sur la restauration des rivières)

“Du point de vue des citoyens, il y a vraiment de la peur, de la méfiance quoi parce que c’est compliqué de communiquer correctement avec ces sujets-là.” (Extrait d'entretien avec une écologue du PNVS, travaillant sur la restauration des rivières)

Ces propos révèlent un sentiment de frustration et parfois même d’amertume, typique des projets perçus comme top down, soit imposés d’en haut par des institutions ou des ONG sans que les habitants n’aient réellement l’occasion de formuler leurs attentes ou d’exprimer leurs craintes.

Face à cette atmosphère de méfiance, les acteurs du réensauvagement élaborent différentes stratégies pour renouer avec les populations locales.

Des stratégies de récit pour construire l’adhésion

Sur le terrain, ces stratégies se traduisent par un travail de reformulation du récit pour le rendre plus acceptable. Certains acteurs, par exemple, préfèrent parler de “rétablir la connectivité écologique” plutôt que de “réensauvagement”, expression jugée trop connotée :

“Le terme réensauvagement, je ne l’utilise pas spécialement, je parle de rétablir la connectivité écologique. C’est un terrain un peu plus vague.” (Extrait d'entretien avec une écologue du PNVS, travaillant sur la restauration des rivières)

D’autres interdisent des termes comme “forêt primaire”, craignant des associations à des projets voisins ou des malentendus :

“Par exemple, le mot ‘forêt primaire’, j’ai interdit à mes chargés de comm’ de l’utiliser. On n’utilise pas le mot ‘forêt primaire’ parce que ça fait trop proche de leur nomination [au projet de Francis Hallé]. On parle de libre-évolution surtout, mais pas de forêt primaire. C’est quelque chose qui nous a tracassé, pour lequel on a fait attention de bien expliquer qu’est-ce qu’on soutient, qu’est-ce qu’on ne soutient pas, de bien faire la distinction, que c’est un projet différent.” (Extrait d'entretien avec une personne qui fait partie de la direction du Parc National ESEM)

Cette reformulation du discours illustre ce que la grille d'analyse théorique des récits désigne comme des “Interprétations et réappropriations”, les acteurs traduisent, adaptent et parfois détournent le récit global pour le rendre socialement acceptable. Le langage sert ici d'outil stratégique pour atténuer la dissonance entre un discours institutionnel et les perceptions locales.

Mais la transformation lexicale ne se limite pas à contourner les mots sensibles, elle inclut également un recentrage sur les avantages concrets du projet, tels que la réduction des inondations ou la recharge des nappes phréatiques, ainsi qu'à une ouverture à des univers positifs en faisant appel à la science-fiction ou à la pop-culture :

“On met en avant les services écosystémiques, comme la réduction des inondations, la recharge des nappes phréatiques”. (Extrait d'entretien avec une écologue du PNVS, travaillant sur la restauration des rivières)

“On utilise la narration positive, la science-fiction, la pop-culture, pour créer un imaginaire désirable.” (Extrait d'entretien avec une représentante de l'Association Francis Hallé pour la forêt primaire)

Ces choix participent à ce que la grille d'analyse appelle “Relations sociales et circulation des récits” : le récit se mue en instrument social destiné à favoriser l'adhésion et la mobilisation. La notion abstraite de “sauvage” devient ainsi une promesse tangible et ancrée dans la réalité locale, intégrée dans le quotidien et les préoccupations des habitants.

En toile de fond, on peut également percevoir le rôle actif des porteurs des récits. Les acteurs du réensauvagement ne sont pas de simples spectateurs, ils façonnent et diffusent les récits, sélectionnent les termes, définissent les tonalités et naviguent entre différents registres narratifs. L'intégration d'éléments hétérogènes (discours techniques, références culturelles, bénéfices écologiques) implique un travail narratif pour assembler ces fragments pour offrir un horizon souhaité et désirable.

Cette stratégie s'accompagne d'un effort de participation citoyenne. Les acteurs que j'ai rencontrés ont insisté sur l'importance d'impliquer directement les habitants dans des activités concrètes :

“On a plein d'activités citoyennes [...], on organise des formations [...], on organise des conférences loups, forêts, nature, enfin voilà. Il y a tout un programme, que ce soit des balades guidées, des conférences, des cinémas, des formations qu'on met en place pour renforcer la communication.” (Extrait d'entretien avec un chargé de mission "sensibilisation et éducation" du Parc national ESEM)

“Il y a une chose qui, pour moi, est très précieuse, c'est de recueillir la parole des gens parce que je pense qu'on comprend vraiment les dynamiques et les positionnements des gens en les écoutant [...]. Et puis de manière générale, [...] il faut sortir aussi de la forêt parce que souvent on a tendance à travailler beaucoup en silo, à aller voir des experts qui travaillent sur la forêt [...]. Mais il y a des gens qui n'en ont rien à faire de la forêt et ça, je pense qu'il faut l'entendre aussi.” (Extrait d'entretien avec une personne qui fait partie de la direction du Parc National ESEM)

Ces initiatives ont pour but de repositionner le collectif en tant que sujet du récit plutôt que comme un simple objet des politiques environnementales. Elles incarnent une démarche de réconciliation et un apprentissage progressif, où la confiance et l'adhésion se forment au fil des expériences communes et du temps long, rejoignant ainsi l'idée que la circulation et la transformation des récits s'inscrivent dans des dynamiques sociales et temporelles étendues.

Les partenariats, coalitions et alliances stratégiques

Un autre élément important que j'ai relevé des entretiens que j'ai menés à propos du récit du réensauvagement, c'est que l'un des éléments structurants du récit du réensauvagement dans les Parcs nationaux de l'Entre-Sambre-et-Meuse et de la Vallée de la Semois est l'importance accordée à la coopération entre acteurs. Ces projets se sont construits sur une “coalition de partenaires” très variés (communes, DNF, associations naturalistes, acteurs touristiques, etc.), que les acteurs décrivent comme “très forte et très importante”. Cette fédération est perçue comme un levier permettant de surmonter les « barrières linguistiques et culturelles » et de dépasser des visions cloisonnées propres à chaque partie prenante.

“C'est vraiment une coalition de partenaires. Dans le Parc national, on a les associations naturalistes déjà, mais on a toutes les associations naturalistes, le DNF et les communes qui se mettent ensemble autour de la table pour amener un projet commun.” (Extrait d'entretien avec une personne qui fait partie de la direction du Parc National ESEM)

“Le DNF joue un rôle de gestionnaire, mais aussi de négociateur.” (Extrait d'entretien avec un chef de cantonnement du Département Nature et Forêts)

Toutefois, ces coalitions ne sont pas figées, leur fonctionnement repose sur un dialogue constant et sur la capacité à “travailler main dans la main vers un objectif partagé”, ce qui implique de devoir “réexpliquer, repréciser, montrer l’intérêt” et de négocier sans cesse. Comme me l’a expliqué un acteur que j’ai rencontré, le collectif ne signifie pas unanimité. Il suppose plutôt une négociation constante, où chacun s’efforce de comprendre le récit de l’autre pour construire des terrains d’entente.

5.2. Analyse transversale

Les différents axes présentés mettent en lumière la diversité des contextes, des perceptions et des pratiques observées dans les deux Parcs nationaux. La section suivante synthétise ces éléments de manière transversale, en détaillant les principales stratégies employées par les acteurs pour adapter, formuler ou contester le récit du réensauvagement.

5.2.1. Interprétations et réappropriations

Lors de mes entretiens avec les acteurs du réensauvagement des Parcs nationaux, je leur ai demandé ce que représentait le réensauvagement pour eux et comment ils le décriraient à quelqu’un qui n’en avait jamais entendu parler. J’ai constaté que, bien qu’ils emploient des termes identiques, ils ne décrivent pas toujours les mêmes réalités, entraînant des réappropriations diverses du concept et une multitude de récits.

L’idée centrale évoquée par plusieurs acteurs, c’est de permettre à la nature de reprendre sa place et d’évoluer de manière autonome, en restaurant ses dynamiques et processus naturels. Pour certains, cela se traduit par une approche de non-intervention, où l’humain se retire afin de laisser les écosystèmes s’auto-gérer.

Cette vision, parfois désignée comme du réensauvagement passif, restreint l'intervention humaine et privilégie davantage l'observation, afin de minimiser les impacts anthropiques.

D'autres apportent des nuances à cette perspective en soulignant qu'une non-intervention totale est difficile à appliquer dans le contexte wallon. Ils estiment qu'un processus de réensauvagement peut nécessiter des interventions initiales visant à restaurer des dynamiques naturelles. Par exemple, lorsqu'il s'agit de retirer des structures artificielles sur la Semois (telles que les barrages et les tuyaux en béton) qu'ils considèrent comme une forme de réensauvagement, car cela permet à la rivière de retrouver son fonctionnement autonome. La reméandration des cours d'eau dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. D'autres mentionnent des pratiques destinées à accélérer certains processus naturels, comme l'abattage d'arbres pour générer plus rapidement du bois mort.

La place de l'être humain dans ces environnements fait l'objet de positions variées. Certaines personnes estiment que le réensauvagement implique une exclusion de l'homme, ce qui est perçu comme une perte de droits d'usage traditionnels (chasse, cueillette, coupe de bois). À l'inverse, d'autres affirment que l'homme est une composante essentielle de la nature et que le réensauvagement peut aider à recréer une connexion avec le sauvage, notamment par l'accès aux zones de libre-évolution, avançant que voir et comprendre ces espaces est crucial pour vouloir les préserver.

La terminologie employée varie également. Le terme "réensauvagement" est souvent évité, jugé comme clivant ou chargé de connotations négatives. Des termes tels que "libre-évolution", "réserve intégrale", "réserve biologique intégrale" ou "gestion proche de la nature" sont préférés par la plupart, car ils sont considérés comme plus neutres. Comme je l'ai évoqué précédemment, le terme "forêt primaire" est également volontairement exclu du vocabulaire dans l'Entre-Sambre-et-Meuse.

Ces différences de vocabulaire ne sont pas neutres, elles reflètent des visions différentes du réensauvagement et influencent directement les objectifs et les pratiques mises en œuvre dans chaque parc.

Les objectifs du réensauvagement varient selon les acteurs et les territoires, avec des nuances entre les deux Parcs nationaux étudiés. Globalement, ils convergent autour de quatre axes majeurs : la biodiversité, les services écosystémiques, les bénéfices économiques et la gestion multifonctionnelle.

Dans le Parc national de la Vallée de la Semois, l'accent est mis plutôt sur la préparation d'un retour naturel d'espèces emblématiques telles que la loutre ou le lynx, l'établissement de zones protégées en libre-évolution, ainsi que la valorisation des services écosystémiques, (séquestration du carbone, restauration des dynamiques fluviales). Une approche multifonctionnelle est recherchée, avec un compromis entre diverses fonctions forestières et un gradient d'intervention.

Dans le Parc national de l'Entre-Sambre-et-Meuse, les objectifs sont similaires mais se concrétisent par des actions plus variées : extension des zones en libre-évolution, la restauration de fonds de vallée boisés ou de forêts alluviales, la reméandration de rivières et le pâturage naturel avec chevaux ou bovins font partie des actions mises en oeuvre. Le réensauvagement est également présenté comme un levier pour le tourisme et la recherche scientifique, ces secteurs étant identifiés comme des moteurs économiques. L'approche multifonctionnelle se manifeste ici par la coexistence de zones en libre-évolution et des zones de gestion plus classiques, tout en soulignant l'importance de l'humain comme composante essentielle de l'écosystème, avec un accent mis sur la reconnexion à une "vraie nature" grâce à l'accès aux zones protégées, aux sentiers et aux tours d'observation.

5.2.2. Dissonances, conflits et compromis

Les récits concernant le réensauvagement dans les Parcs nationaux wallons sont traversés par des dissonances et des compromis, illustrant la complexité des enjeux écologiques, sociaux et économiques. Ces divergences et convergences influencent la mise en oeuvre des projets ainsi que la manière dont ces concepts sont perçus par les divers acteurs, qu'il s'agisse de gestionnaires, de décideurs politiques ou de citoyens.

Les dissonances

Une des principales tensions concerne la gestion de la chasse au sein des Réserves Biologiques Intégrales. Ces zones forestières sont désignées pour permettre une intervention humaine minimale, dans le but de laisser la nature évoluer librement, sans exploitation forestière.

Cependant, la présence de la chasse dans ces zones suscite des controverses. D'un côté, certains acteurs, y compris les gestionnaires des Parcs nationaux, ont dû s'adapter aux réalités locales et aux pressions des parties prenantes. Les communes, souvent propriétaires des forêts, voient la chasse comme une activité économique et culturelle importante. L'interdiction de la chasse serait alors perçue comme une contrainte supplémentaire, suscitant une forte résistance de la part des chasseurs et des habitants. C'est pourquoi, les gestionnaires du Parc national de l'Entre-Sambre-et-Meuse ont décidé de maintenir la chasse dans ses Réserves Biologiques Intégrales (RBI), une décision qui, bien qu'elle ne respecte apparemment pas la définition stricte de l'UICN pour une RBI, a été le fruit d'un consensus nécessaire avec les communes et le DNF.

D'un autre côté, certains considèrent que la chasse va à l'encontre de la logique de la libre-évolution et du réensauvagement, car elle constitue une intervention humaine qui perturbe les processus naturels. Un expert du DNF exprime son regret quant au fait que l'équipe du Parc ne "veuille pas y réfléchir", à interdire la chasse dans les zones les plus protégées, malgré les recommandations internationales de l'UICN. A ce propos, un autre acteur que j'ai rencontré, spécialiste des questions cynégétiques, a évoqué que si l'on ne chasse pas, cela va créer des zones refuges pour les animaux, ce qui est contre-productif selon lui. Il a ajouté ensuite qu'une réserve "doit être chassée, mais pas chassée fortement" pour dissuader les animaux de s'y concentrer. Et que la chasse doit être pratiquée "peu mais partout" pour éviter les concentrations.

Un autre exemple de dissonances et de compromis qui caractérisent les récits du réensauvagement concerne la levée d'obstacles et le débarragement de la Vallée de la Semois. Le travail des acteurs de ce Parc national consiste à retirer les structures artificielles des rivières pour permettre à l'écosystème de retrouver son fonctionnement naturel.

Une dissonance majeure réside dans l'attachement socioculturel et socio-économique profond des populations locales aux barrages existants sur la Semois. Des structures comme la "Vanne des Moines" sont considérées comme des éléments patrimoniaux et esthétiques, ce qui rend toute intervention de démolition très compliquée et génère une forte opposition.

Cet été, j'ai eu la chance de participer à un projet de radio-pistage de poissons mené par le Parc national de la Vallée de la Semois, précisément à proximité de la "Vanne des Moines". Cette expérience m'a permis de mesurer concrètement l'attachement des gens à cet ouvrage. J'y ai notamment rencontré un amateur d'histoire qui m'a raconté que la Vanne a été construite à la fin du XVIIe siècle ou au tout début du XVIIIe siècle, sous l'abbatiate de Dom Charles Bentzeradt, alors abbé d'Orval. A l'origine, elle servait de dispositif de pêche à l'anguille utilisé par les moines du Prieuré de Conques.

Aujourd'hui, même si elle n'a plus de réelle utilité, la Vanne des Moines reste un lieu emblématique et très prisé, autant pour sa valeur historique que pour son rôle dans l'imaginaire collectif de la vallée. J'ai croisé de nombreuses personnes s'y promener ou prendre des photos lorsque je travaillais.

Compromis

Le système de compensation des pertes de revenus pour les communes constitue un point de consensus essentiel qui a facilité l'implémentation et l'acceptation des projets de libre-évolution. La création de RBI entraîne l'arrêt de l'exploitation forestière sur ces zones, ce qui engendre une diminution des revenus directs pour les communes, particulièrement celles qui possèdent de grands propriétaires forestiers. Cette perte représente un argument significatif de réticence de la part des communes et de leurs élus.

Pour pallier cela, le Parc national de l'Entre-Sambre-et-Meuse a instauré un mécanisme de compensation financière. S'inspirant de modèles existants, tels que les 100 euros par hectare par an pour les forêts Natura 2000, le Parc propose une compensation pour les surfaces déclarées en réserve intégrale. Au lieu de verser directement l'argent à la commune, il est utilisé pour co-financer d'autres actions de conservation et de développement sur le territoire communal.

Cela signifie que “les communes ne doivent pas sortir du cash” pour financer des actions comme le creusement de mares ou la restauration de pelouses sur leurs terrains publics, car ces projets bénéficient d’un cofinancement grâce aux ressources générées par les RBI.

Cette approche offre un avantage immédiat aux communes, transformant une éventuelle perte en une opportunité de financement pour des projets locaux. C’est un argument économique convaincant qui a été utilisé pour persuader les communes de rejoindre le projet du Parc national.

En plus de cette compensation directe, les parties prenantes s’accordent sur le fait que le réensauvagement pourrait engendrer des retombées économiques indirectes, notamment à travers le tourisme et l’attractivité du territoire grâce au statut de Parc national. Un territoire plus sauvage et naturel peut séduire des visiteurs, des chercheurs ainsi que des stagiaires, qui, à leur tour, contribuent à l’économie locale. Bien que ces avantages ne se manifestent pas immédiatement et nécessitent du temps pour se concrétiser, ils sont considérés comme un levier crucial pour le développement socio-économique de ces régions.

Pour surmonter les obstacles concernant les barrages dans le Parc national de la Vallée de la Semois, des compromis sont recherchés, notamment en mettant l’accent sur les services écosystémiques que cela pourrait amener. L’argumentation se tourne vers les avantages tangibles pour les habitants.

Malgré les difficultés et la peur et la méfiance du public, le Parc national de la Vallée de la Semois s’engage dans des démarches de concertation citoyenne, envisageant des “délibérations citoyennes” pour des projets de débarragement importants afin de trouver des solutions acceptables pour tous. Le défi est de taille, nécessitant l’implication de sociologues et une approche non-impositive, car l’acceptation sociale est le problème numéro un dans ce type de projet, d’après une écologue, travaillant sur la restauration des rivières du Parc national de la Vallée de la Semois.

6. Discussion

A travers ce mémoire, je me suis donné l'objectif d'analyser comment les récits des "réensauvageurs" participent à la construction d'un imaginaire positif autour du sauvage et redéfinissent les relations entre humains et non-humains au sein des Parcs nationaux de la Vallée de la Semois et de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Pour y parvenir, j'ai mobilisé une approche par les récits, pour appréhender les dynamiques sous-jacentes du réensauvagement, au-delà de la simple description des projets. Ma grille d'analyse, articulée autour de six entrées interdépendantes - l'agencement des éléments disparates, les figures (humaines et non-humaines), les relations sociales, la construction identitaire, les interprétations et réappropriations, ainsi que les dissonances, conflits et consensus - a servi de prisme pour décrypter les discours collectés sur le terrain ainsi que la communication des Parcs nationaux. Cette section vise à tisser des liens entre les cadres théoriques mobilisés, la grille d'analyse élaborée et les récits issus de mon enquête qualitative menée au sein des deux Parcs nationaux wallons. L'objectif est de fournir une compréhension détaillée des processus par lesquels le réensauvagement est raconté, mis en scène et adopté, en jonglant entre idéaux écologiques et réalités socio-économiques et culturelles.

6.1. L'agencement des éléments disparates

Le récit, en tant que "synthèse de l'hétérogène", structure le temps et donne un sens à des événements et des éléments qui, pris isolément, pourraient paraître désordonnés (Dubied, 2000). Les récits du réensauvagement dans les Parcs nationaux de la Vallée de la Semois et de l'Entre-Sambre-et-Meuse démontrent clairement cette capacité à organiser une temporalité spécifique et à établir des relations de cause à effet, même dans un contexte de réalités fragmentées.

Le rapport au temps dans le récit du réensauvagement est particulièrement marqué, oscillant entre un retour aux origines et une projection vers un futur résilient. Le préfixe "re-" dans des termes tels que "restaurer", "réintroduire", ou "réensauvager" indique une volonté de ramener la nature vers un état moins altéré. Dans la Vallée de la Semois, le retour du lynx et de la loutre s'inscrit dans cette logique, rappelant un temps où ces espèces étaient présentes et un futur où la nature "reprend ses droits".

Il ne s'agit pas d'une simple réintroduction, mais d'un "retour spontané" qui est recherché, donnant au processus une dimension presque magique ou miraculeuse ("Une étude inédite pour évaluer la résilience des forêts en libre évolution !, 2025). Le récit du Parc national de l'Entre-Sambre-et-Meuse insiste aussi sur l'importance de "laisser la nature prendre la parole" et de la "replacer au coeur de nos vies", sous-entendant une reconnexion avec un état originel de la nature (Rewilding Expo, 2024).

En revanche, les récits de terrain viennent nuancer cette nostalgie. Même si l'idée d'un retour peut sembler attrayante, les acteurs des Parcs savent que revenir à un écosystème d'origine est souvent impossible notamment à cause des changements climatiques et socio-économiques (Mutillod et al., 2024). En Wallonie, les forêts ont été fortement modifiées par des siècles d'activité humaine et certaines espèces disparues ne reviendront pas naturellement, ce qui pourrait nécessiter leur réintroduction. Les discours recueillis mettent en évidence une approche tournée vers l'avenir plutôt qu'un retour à la situation antérieure. Le réensauvagement est souvent considéré comme une solution pour être plus résilients dans le futur face aux crises de la biodiversité et au changement climatique. Comme par exemple, la reméandration des rivières dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, ce n'est pas une simple opération de restauration, c'est une démarche pour réduire les inondations, recharger les nappes phréatiques, pour préparer le territoire aux défis climatiques à venir. Cette "concordance discordante" entre le passé et le futur, où le récit cherche à instaurer une cohérence dans une réalité à priori chaotique (Robertson, 2021), constitue le cœur de la configuration des récits du réensauvagement.

6.2. Acteurs, porte-paroles et attribution des rôles

Les récits sont intrinsèquement liés aux figures qui les composent, qu'ils soient humains ou non-humains, ainsi qu'aux rôles qui leur sont assignés. L'analyse des récits du réensauvagement dans les deux Parcs nationaux wallons démontre une redéfinition significative de la relation entre les humains et les non-humains, qui est au cœur de ma question de recherche.

Les non-humains ne se limitent pas à être de simples objets ou ressources, ils jouent des rôles narratifs actifs et ambivalents. Ils se présentent d'abord comme des entités autonomes, capables de s'auto-réguler et de développer leurs propres dynamiques. L'idée de "laisser faire la nature" est essentielle, remettant en question l'image du gestionnaire actif au profit d'un rôle de "facilitateur" pour l'humain.

Des exemples tels que les RBI, où la forêt est rendue à ses dynamiques naturelles ou bien le retrait des structures artificielles dans la Semois pour permettre à la rivière de retrouver son fonctionnement autonome, illustrent cette perspective.

Par ailleurs, les non-humains sont également utilisés comme des symboles esthétiques et émotionnels. Le lynx, surnommé “fantôme de la forêt” ou “grand félin d’Europe”, incarne les ambitions du Parc national de la Vallée de la Semois et stimule l’adhésion du public en créant un lien affectif. De même, les “arbres-habitats” sont qualifiés “d’oasis de biodiversité” et le bois mort est caractérisé comme une “source de vie”, transformant des éléments autrefois considérés comme superflus en symboles positifs. Cette valorisation de la nature sauvage joue un rôle dans la façon dont le paysage et la nature sont perçus, rendant le récit plus captivant et compréhensible pour le grand public.

En revanche, les non-humains suscitent également des controverses. Les initiatives de réintroduction, en particulier celle du lynx, font face à des résistances, non seulement de la part des chasseurs et des éleveurs, mais aussi, de ceux qui s’opposent à toute forme d’intervention humaine dans la nature, même si celle-ci vise à la “sauver”. Cette résistance met en évidence la complexité des récits et la façon dont les non-humains engendrent des tensions sociales, économiques ou symboliques. Le lynx, la forêt ou la rivière ne font pas l’unanimité, ils ravivent des souvenirs, des relations, des pratiques et se heurtent à des récits liés au patrimoine, à la production ou à la culture.

Enfin, les non-humains sont perçus comme des partenaires pour bâtir un avenir résilient. Les services écosystémiques fournis par la nature, tels que la diminution des inondations, la recharge des nappes phréatiques ou la création d’îlots de fraîcheur, deviennent des arguments essentiels pour justifier le réensauvagement. Ces récits ne se contentent pas de dire que “la nature n’a pas besoin de nous”, mais soulignent que l’humain bénéficie directement de son bon fonctionnement, en la positionnant comme garante d’un avenir viable ou souhaitable.

En ce qui concerne les humains, le récit du réensauvagement opère une reconfiguration significative de leurs rôles. L’humain est d’abord décrit comme le principal “modificateur, voire perturbateur” de son environnement, ce qui lui confère une “responsabilité politique singulière” face aux enjeux écologiques.

Toutefois, le récit évolue vers une approche où l'humain devient un "gestionnaire" et "un protecteur", non pas dans une optique de domination, mais plutôt en tant que facilitateur ou de compagnon. L'idée de "réinscrire l'humain dans l'écosystème" est essentielle pour l'acceptation des projets, en particulier en Wallonie. Par exemple, le Parc national de l'Entre-Sambre-et-Meuse met l'accent sur l'accès aux zones de libre-évolution et la création de tours d'observation, permettant aux visiteurs de se "reconnecter à une véritable forêt" et de "connaître pour avoir envie de préserver". Cela contraste avec la critique des approches "top down" qui envisagent l'exclusion ou la disparition des villages au profit de vastes zones dédiées à la libre-évolution. Il s'agit de trouver "différents degrés de présence" de l'être humain, sans pour autant créer de zones "mises sous cloche".

Enfin, l'analyse des "porteurs et porte-paroles" du récit est primordiale. Ces récits ne sont pas produits en vase clos, mais sont véhiculés par des institutions, des ONG, des chercheurs, des citoyens, des médias et aussi des personnalités politiques. Le partenariat stratégique avec le WWF, ainsi que la référence à des figures emblématiques comme David Attenborough ou Baptiste Morizot, démontrent comment ces acteurs transforment des concepts scientifiques en récits accessibles et mobilisateurs. Même s'ils n'emploient pas explicitement le terme "réensauvagement", les deux Parcs nationaux wallons élaborent néanmoins des récits dominants autour de cette thématique, en prenant des décisions narratives importantes. Cela montre que le récit du réensauvagement se construit comme un "récit multi-voix", où la légitimité repose sur la convergence de divers types de connaissances : scientifiques, traditionnelles, citoyennes et gestionnaires.

6.3. Relations sociales et circulation des récits

Le récit constitue un puissant outil social, capable de créer des liens et d'élaborer des univers communs (Laville, 2024), mais il peut également engendrer des exclusions ou des clivages. L'étude des Parcs nationaux met en lumière comment le récit du réensauvagement, bien qu'il cherche à mobiliser et à ressembler, doit naviguer à travers des relations sociales souvent complexes et conflictuelles.

Au départ, les projets de réensauvagement, surtout dans leur phase de mise en œuvre, ont pu donner lieu à un “récit de rupture”, caractérisé par un “climat de méfiance”, un “sentiment de frustration” et même de l’amertume parmi les populations locales. Les habitants se sentent “exclus des processus décisionnels”, leurs pratiques traditionnelles (comme la chasse ou la coupe de bois) semblent menacées. De plus, le manque de temps consacré à fournir des informations approfondies sur la véritable nature d’un Parc national a alimenté cette méfiance. Cela révèle la tension entre une approche *top-down* et la nécessité de co-construire des récits avec les “communautés habitantes”.

Face à cette méfiance, les acteurs du réensauvagement mettent en place des stratégies narratives pour favoriser l’adhésion. Une des stratégies clés consiste en la reformulation lexicale. Le terme “réensauvagement” est souvent évité, considéré comme “clivant ou chargé de connotations négatives”. Les intervenants privilégient des expressions telles que “rétablir la connectivité écologique”, “libre-évolution”, “réserve intégrale” ou “gestion proche de la nature”. Ces choix de vocabulaires ne sont pas anodins, ils reflètent des visions divergentes du réensauvagement et impactent directement les objectifs et les pratiques. Ils témoignent d’une volonté d’adapter le récit global pour le rendre “socialement acceptable” et de réduire la dissonance entre le discours institutionnel et les perceptions locales.

Au-delà des mots, ces stratégies se concentrent sur les avantages concrets du projet. Au lieu d’évoquer un idéal de la nature, les récits soulignent des services écosystémiques concrets tels que la réduction des inondations et la recharge des nappes phréatiques. Cela permet de transformer la notion abstraite de “sauvage” en une “promesse tangible et ancrée dans la réalité locale”. L’utilisation d’un récit positif, de la science-fiction ou de la pop-culture pour créer un imaginaire désirable constitue également une stratégie de diffusion des récits, visant à façonner nos valeurs, nos comportements et nos aspirations.

La participation citoyenne représente une autre modalité cruciale pour renforcer la cohésion. L’organisation d’événements (balades guidées, conférences, ciné-débats) et la volonté de recueillir la parole des citoyens sont des démarches essentielles pour comprendre les “dynamiques et les positionnements des gens”, et ainsi éviter de tomber dans la propagande ou de négliger la diversité des sensibilités.

En reconnaissant que l'homme fait partie de l'écosystème naturel, mais qu'il doit prendre une place plus petite, les acteurs cherchent à construire une identité collective où l'humain n'est ni exclu ni dominant, mais un composant du tout, capable de cohabiter. Le ciné-débat auquel j'ai assisté autour du lynx abordé dans l'introduction, avec sa question "Êtes-vous favorable au retour du lynx en Wallonie ?" et la réponse unanime positive, illustre la puissance de ces moments où "le public est invité à devenir partie-prenante".

Enfin, les "partenariats, coalitions et alliances stratégiques" jouent un rôle fondamental dans le récit du réensauvagement. La coalition de partenaires très diversifiée (communes, DNF, associations naturalistes, acteurs du tourisme, WWF-Belgique) est perçue comme un levier pour surmonter les obstacles et dépasser les visions cloisonnées. La dynamique collective de la production des récits n'est jamais neutre ni isolée, elle implique une négociation constante pour "travailler main dans la main vers un objectif partagé". Les récits du réensauvagement, en s'appuyant sur cette pluralité de voix et de collaborations, cherchent à créer du lien et à susciter l'adhésion et encourager la mobilisation.

6.4. Se raconter, construire son identité

Le récit constitue un acte essentiel dans la construction de l'identité, offrant aux individus et aux groupes la possibilité de donner un sens à leur expérience et de se positionner dans le monde (Bernard et al., 2021). Les récits concernant le réensauvagement dans les Parcs nationaux illustrent comment les acteurs façonnent leur identité narrative en relation ou en opposition avec ce projet.

Le réensauvagement, en proposant une redéfinition des relations entre les humains et les non-humains, incite les acteurs à "travailler sur eux-mêmes" ainsi que sur leur "rapport à eux-mêmes, aux autres et à la société". Pour certains, il représente une quête de reconnexion avec une "vraie nature", une façon de "réévaluer leur relation à la nature". Cette recherche d'une identité plus enracinée dans le vivant se traduit par la volonté d'ouvrir les espaces de libre-évolution au public, favorisant ainsi une immersion ainsi qu'une redécouverte. Il ne s'agit pas uniquement de protéger, mais aussi de permettre une "réinvention des usages sociaux du territoire".

En revanche, le récit du réensauvagement engendre également des tensions identitaires fortes, notamment du côté des communautés locales. L'idée d'une exclusion humaine et la crainte d'une perte de droits d'usage traditionnels (chasse, cueillette, coupe de bois) sont des préoccupations centrales. Les propos recueillis sur le terrain montrent que pour certains, la forêt est avant tout un espace destiné à produire des arbres et couper du bois pour les habitants et où l'on chasse. Le réensauvagement remet en question les identités rurales et des modes de vie intimement liés à l'exploitation et à la gestion anthropocentrée de la nature. Les acteurs locaux craignent une désertification rurale ou la disparition des villages, ce qui constitue une menace directe pour leur identité territoriale.

L'analyse des récits permet donc de dépasser la simple description des projets pour saisir les dynamiques complexes du réensauvagement, qui s'inscrit dans des constructions sociales, des systèmes de valeurs et des relations entre les humains et les non-humains. C'est un processus dynamique où les individus s'approprient des normes et des valeurs culturelles tout en les adaptant à leur propre trajectoire (Ricoeur, 1991).

6.5. Interprétations et réappropriations

Les récits, en raison de leur nature polysémique, se prêtent à une multitude d'interprétations. Le concept de réensauvagement décrit comme un "concept plastique" (Dehaut, 2023), en est un exemple marquant dans les Parcs nationaux wallons, où un même terme peut englober des réalités très variées et engendrer des réappropriations diverses.

La définition même du réensauvagement est ouverte à diverses interprétations. Bien que l'idée principale soit de "permettre à la nature de retrouver sa place et d'évoluer de manière autonome", les opinions divergent quant au niveau d'intervention humaine jugée acceptable. Certains soutiennent un "réensauvagement passif" centré sur la non-intervention et l'observation tandis que d'autres estiment qu'il est nécessaire d'effectuer des "interventions initiales" pour restaurer les dynamiques naturelles. Le retrait des barrages sur la Semois ou la reméandration des cours d'eau dans l'Entre-Sambre-et-Meuse sont considérées comme des formes de réensauvagement actif, visant à accélérer des processus naturels. Ces différentes nuances démontrent que le concept n'est pas monolithique, mais s'adapte aux réalités locales et aux contraintes du contexte wallon.

La place de l'être humain dans ces environnements constitue également un point de réinterprétation. Certains considèrent le réensauvagement comme un motif d'exclusion de l'homme, entraînant une perte des droits d'usage traditionnels. A l'inverse, d'autres sont d'avis que l'homme est une composante essentielle de la nature et que le réensauvagement peut en réalité contribuer à recréer un lien avec le sauvage. Ces diverses interprétations mettent en lumière des visions du monde potentiellement incompatibles, ce qui souligne l'importance du dialogue pour négocier symboliquement le sens de ce récit. La terminologie est un indicateur clé de ces réappropriations. L'évitement du terme "réensauvagement" au profit d'expressions telles que "libre-évolution", "réserves intégrales" ou "gestion proche de la nature" n'est pas simplement une stratégie de communication, on peut voir ça comme une forme de réappropriation du concept pour le rendre plus acceptable et moins clivant. Comme je l'ai évoqué précédemment, le Parc national de la Vallée de la Semois, par exemple, parvient à construire un récit dominant sur cette thématique sans pour autant utiliser officiellement le terme de "réensauvagement". Cela illustre comment les récits sont traduits, adaptés, déformés, instrumentalisés ou détournés par les acteurs pour s'aligner avec leurs propres aspirations, valeurs ou formes de résistance.

Les objectifs du réensauvagement sont également adaptés en fonction des priorités locales. Bien que la biodiversité et les services écosystémiques soient des axes communs, le Parc national de la Vallée de la Semois se concentre sur le "retour naturel d'espèces emblématiques" telles que le lynx ou la loutre. En revanche, l'Entre-Sambre-et-Meuse se distingue par l'augmentation des zones laissées en libre-évolution, la reméandration des rivières et le pâturage naturel. De plus, les avantages économiques, notamment en matière de tourisme et de recherche scientifique sont également soulignés dans le Parc national de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Ces différences montrent que le récit est toujours situé, dépendant des contextes sociaux, culturels, politiques ou émotionnels.

6.6. Dissonances, conflits et consensus

Les récits autour du réensauvagement ne sont jamais complètement harmonieux, ils sont marqués par des dissonances, des débats et des rapports de force. L'analyse des Parcs nationaux révèle des conflits sous-jacents qui, bien qu'ils ne se manifestent pas toujours par un conflit ouvert, révèlent des visions du monde qui peuvent être incompatibles.

Une des principales sources de dissonance concerne la gestion de la chasse au sein des RBI. La définition stricte de l’UICN pour une RBI implique une intervention humaine minimale, ce qui devrait inclure l’interdiction de la chasse. Pourtant, comme je l’ai déjà évoqué, dans l’Entre-Sambre-et-Meuse, la décision a été prise de maintenir la chasse. Cette décision est le fruit d’un compromis nécessaire avec les communes et le DNF, qui considèrent la chasse comme une “activité économique et culturelle importante”.

Ces dissonances ne sont pas seulement le fait de logiques différentes, elles reflètent des hiérarchies implicites des savoirs. Les connaissances scientifiques bénéficient d’une forte autorité dans l’espace public, comme le montrent les recommandations internationales de l’UICN. Cependant, les savoirs citoyens ou les savoirs traditionnels sont également mobilisés, bien qu’ils doivent souvent être structurés efficacement par des professionnels formés au récit et au scénario (Pailhès-Dauphin et al., 2022). La décision de maintenir la chasse dans les RBI, malgré les recommandations scientifiques, met en lumière une forme de négociation de ces hiérarchies où les impératifs socio-économiques et culturels locaux peuvent primer sur la “scientificité” (Marti, 2015).

Toutefois, le récit du réensauvagement constitue également un espace où l’on s’efforce de créer un consensus. Le système de compensation des pertes de revenus pour les communes liées à l’arrêt de l’exploitation forestière dans les RBI est un point de consensus. En co-finançant d’autres actions de conservation et de développement sur le territoire communal, le Parc transforme une éventuelle perte en une opportunité de financement. Cette approche, combinée à la promesse de retombées économiques indirectes via le tourisme et la recherche, révèle une stratégie pour apaiser les inquiétudes et répondre aux critiques. Cela démontre que le récit agit comme un médiateur, qui relie sans pour autant aplanir, qui rassemble sans uniformiser.

En somme, les récits sur le réensauvagement dans les Parcs nationaux de la Vallée de la Semois et de l’Entre-Sambre-et-Meuse constituent des constructions sociales complexes qui illustrent des imaginaires en tension. Ils ne se limitent pas à décrire la réalité, mais la construisent symboliquement en choisissant des éléments, en leur assignant des rôles et des responsabilités. Le ciné-débat et le oui unanime concernant le retour du lynx est un exemple marquant de la capacité des récits à engendrer un consensus positif malgré des appréhensions préexistantes.

Cela laisse penser qu'il est possible qu'un accord partiel émerge autour de symboles puissants ou d'intentions partagées, même lorsque les fondements philosophiques ou les systèmes de croyances divergent. Ainsi, le réensauvagement en tant que récit, fonctionne comme un miroir des imaginaires contemporains du vivant et comme une boussole potentielle pour orienter nos trajectoires dans un monde en mutation. Ce n'est pas seulement un outil de communication, mais un vecteur de changement et de compréhension, capable de rendre visibles les conflits et surtout d'imaginer de nouvelles façons de cohabiter avec le vivant.

7. Conclusions

J'ai consacré ce mémoire à l'analyse de la manière dont les récits des « réensauvageurs » participent à la construction d'un imaginaire positif autour du sauvage et à la redéfinition des relations entre humains et non-humains au sein des Parcs nationaux de la Vallée de la Semois et de l'Entre-Sambre-et-Meuse. L'approche par les récits, structurée autour de six axes d'analyse, a permis d'aller au-delà de la simple description des projets pour mettre en lumière les dynamiques sociales, symboliques et politiques qui les sous-tendent.

Ce travail a montré que la temporalité jouait un rôle important. Si pour certains, le réensauvagement évoquent un retour à un passé idéalisé, la plupart reconnaissent l'impossibilité d'un tel retour et se tournent vers des visions tournées vers l'avenir, où la résilience écologique devient un horizon. Il a également révélé l'importance des figures narratives telles que les non-humains, loin d'être de simples objets, qui sont investis d'un rôle actif dans ces récits. Tandis que les êtres humains prennent des nouveaux rôles en tant que facilitateurs ou protecteurs. Ces récits « multi-voix », enrichis par des connaissances scientifiques, citoyennes, gestionnaires ou traditionnelles illustrent une diversité d'interprétations et de réappropriations.

L'analyse a également révélé les tensions identitaires et sociales engendrées par le réensauvagement. Bien qu'il puisse représenter une chance de se (re)connecter à la nature, il ravive aussi des craintes liées à la perte de droits d'usage ou à la marginalisation de pratiques traditionnelles. La complexité de cette situation se reflète dans le choix lexical des récits des acteurs : certains termes jugés controversés, tels que « réensauvagement », sont parfois remplacés par des expressions plus neutres ou plus acceptables pour favoriser l'adhésion. Ces récits sont également marqués par des dissonances, que ce soit à propos de la chasse, du débarragement des rivières ou de la réintroduction d'espèces. Toutefois, des compromis et des consensus émergent, notamment par le biais de compensations, de la valorisation des services écosystémiques ou encore des récits fédérateurs comme celui du lynx.

Ainsi, les récits du réensauvagement dans les Parcs nationaux en Wallonie apparaissent comme des constructions sociales complexes qui ne se contentent pas de refléter la réalité mais qui contribuent à la transformer. Ils façonnent les représentations, attribuent des rôles et orientent les pratiques, en agissant à la fois comme des miroirs et comme boussole pour nos trajectoires

futures. Leur force réside dans leur capacité à rendre visibles les tensions tout en ouvrant des espaces de dialogue et d'imagination, essentiels pour penser de nouvelles formes de cohabitation.

8. Bibliographie

- Anne-Sophie Novel. (2021). Ils fichent la paix à la nature pour la protéger ! *DARD/DARD*, 5(1), 145-151.
<https://doi.org/10.3917/dard.005.0145>
- Annik Dubied. (2000). Une définition du récit d'après Paul Ricœur. *Communication. Information médias théories pratiques*, vol. 19/2, Article 19/2. <https://doi.org/10.4000/communication.6312>
- Antoine Chopot, Virginie Maris, Camille Besombes, & Gaëlle Ronsin. (2022). Reprendre des terres, laisser place au sauvage. *Silence*, 507(2), 7-10. <https://doi.org/10.3917/sile.507.0007>
- Baptiste Morizot. (2019). *Raviver les braises du vivant. En défense des foyers de libre évolution*.
<https://hal.science/hal-02183915>
- Bastien François. (2025, mai 23). *Et si on écoutait les histoires avant de construire des récits ?*
<https://usbeketrica.com/fr/article/et-si-on-ecoutait-les-histoires-avant-de-construire-de-nouveaux-recits>
- Bruno Latour. (2012). *Enquête sur les modes d'existence : Une anthropologie des modernes*. la Découverte.
- Charlotte Gérard. (2023a, avril 26). Le rewilding, un réenchancement du monde ? *Dot-To-Dot*. <https://dot-to-dot.be/le-rewilding-un-reenchancement-du-monde/>
- Charlotte Gérard. (2023b, septembre 13). Le rewilding du côté de chez soi. *Dot-To-Dot*. <https://dot-to-dot.be/le-rewilding-du-cote-de-chez-soi/>
- Claude Le Manchec. (2003). Le récit, constituant à part entière de l'expérience humaine. *Le français aujourd'hui*, 143(4), 123-127. <https://doi.org/10.3917/lfa.143.0123>
- Clémentine Mutillod, Elise Buisson, Tatin Laurent, & Thierry Dutoit. (2024, mars 6). *Restaurer ou réensauvager la nature ?* The Conversation. <http://theconversation.com/restaurer-ou-reensauvager-la-nature-223690>
- Des forêts plus vieilles pour une planète plus durable. (2023, décembre 6). *Parc national ESEM*. <https://parc-national-esem.be/des-forets-plus-vieilles-pour-une-planete-plus-durable/>
- Elinor Ochs. (2014, mai 1). *Ce que les récits nous apprennent* (Charles-Henry Morling, Trad.; 37). Presses universitaires de Franche-Comté. <https://journals.openedition.org/semen/9865>

- Elisabeth Laville. (2024, novembre). Réécrire le monde : Comment les récits façonnent notre avenir écologique et sociétal. *UTOPIES*. <https://utopies.com/publications/recrire-le-monde-comment-les-recits-faconnent-notre-avenir-ecologique-et-societal/>
- Emmanuel Bertin, Marjorie Duchêne, Capucine Leclercq, Barbara Nicoloso, Julian Perdrigeat, & Nathalie Sédou. (2021). *La mise en récit(s) de vos projets de transitions*. <https://www.novabuild.fr/wp-content/uploads/2024/03/Reperes-La-mise-en-recits-de-vos-projets-de-transitions.pdf>
- Emmanuelle Vibert. (2021, août 25). *Réensauvagement en Europe : Ces territoires rendus à la nature*. Geo.fr. <https://www.geo.fr/animaux/reensauvagement-en-europe-ces-territoires-rendus-a-la-nature-206022>
- Ermel, L. (2022, octobre 6). *Le projet du parc naturel de l'Entre Sambre et Meuse est sur la table de la Région wallonne | Télésambre*. <http://www.telesambre.be/info/le-projet-du-parc-naturel-de-lentre-sambre-et-meuse-est-sur-la-table-de-la-region-wallonne/52705>
- Erwan Cherel. (2023, décembre). *LA LIBRE EVOLUTION UNE TRAJECTOIRE DE GESTION DES ESPACES NATURELS*. UICN. <https://uicn.fr/wp-content/uploads/2024/01/plaquette.libre-evolution-web.pdf>
- Esther Favre-Félix & Emma Maris. (2024, mai). *Un avenir pour le lynx en Belgique : Reconnecter nos forêts sauvages*. <https://wwf.be/fr/publicatie/un-avenir-pour-le-lynx-en-belgique>
- Étienne Souriau. (2009). *Les différents modes d'existence*. Presses Universitaires de France.
- Fabien Robertson. (2021). Comment les récits tissent nos vies. *Revue du MAUSS*, 58(2), 225-237. <https://doi.org/10.3917/rdm1.058.0225>
- Fabienne Joliet. (2016). Natures sauvages | Espaces naturels. *Espaces naturels*, 55. <http://www.espaces-naturels.info/natures-sauvages>
- Francis Hallé. (2021, septembre 30). *Pour une forêt primaire en Europe de l'Ouest—Le nouveau manifeste de Francis Hallé*. Coordination Libre Evolution. <https://www.coordination-libre-evolution.fr/pour-une-foret-primaire-en-europe-de-louest-le-nouveau-manifeste-de-francis-halle/>
- George Monbiot (Réalisateur). (2013, juillet). *For more wonder, rewild the world* [Enregistrement vidéo]. https://www.ted.com/talks/george_monbiot_for_more_wonder_rewild_the_world

- Gilet, C. (2023, janvier 31). *Parc National de la Vallée de la Semois : La nouvelle perle verte du sud du pays* - RTBF Actus. RTBF. <https://www.rtbef.be/article/parc-national-de-la-vallee-de-la-semois-la-nouvelle-perle-verte-du-sud-du-pays-11145283>
- Hervé Dumez. (2011). Qu'est-ce que la recherche qualitative ? *Le Libellio d'AEGIS*, 7(4-Hiver), 47-58.
- Isabelle Aubin-Auger, Alain Mercier, Laurence Baumann, Anne-Marie Lehr-Drylewicz, & Patrick Imbert. (2008). Introduction à la recherche qualitative. *La revue française de médecine générale*, 19(84), 142-145.
- Jean-Claude Génot. (2023). Pas de politique forestière sans augmenter le degré de naturalité des forêts. *Pour*, 246(2), 97-110. <https://doi.org/10.3917/pour.246.0097>
- Jean-Pierre Olivier de Sardan. (1995). La politique du terrain. *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 1, Article 1. <https://doi.org/10.4000/enquete.263>
- L'Entre Sambre et Meuse : Un parc national au fil de l'eau* - RTBF Actus. (2023, septembre 27). RTBF. <https://www.rtbef.be/article/l-entre-sambre-et-meuse-un-parc-national-au-fil-de-l-eau-11260152>
- Les objectifs biodiversité du Parc national de l'Entre-Sambre-et-Meuse. (2024, juin 14). *Forêt.Nature*. <https://foretnature.be/resume-foret-mail/les-objectifs-biodiversite-du-parc-national-de-lentre-sambre-et-meuse/>
- Marc Marti. (2015). *Le récit : De l'objet littéraire au discours scientifique*. <https://shs.hal.science/halshs-01100561/document/>
- Marie Pailhès-Dauphin, Lolita Rubens, Irène Langlet, Léna Dormeau, Nicolas Bienvenu, & Sami Cheikh Moussa. (2022). *Des Récits et des Actes : La culture populaire au service de la transition écologique*. <https://www.reseau-idee.be/fr/des-recits-et-des-actes>
- Marie-Claude Bernard, Hervé Breton, & Emmanuelle Jouet. (2021). Récits de vie et savoirs : Enjeux des enquêtes narratives. *Recherches qualitatives*, 40(2), 1. <https://doi.org/10.7202/1084064ar>
- Marie-Méline Berthelot. (2016). S'émerveiller, émerveiller | Espaces naturels. *Espaces naturels*, 55. <http://www.espaces-naturels.info/s-emerveiller-emerveiller>
- Maxime Wolfe & Céline Lafontaine. (2021). Par-delà humain et non-humain : De la nécessité d'une approche matérialiste du vivant en sciences sociales. *Cahiers de recherche sociologique*, 70, 193-212. <https://doi.org/10.7202/1097423ar>

- Meyer, J. (2022, juillet 12). *La Vallée de la Semois, bientôt Parc national ? - RTBF Actus*. RTBF. <https://www.rtb.be/article/la-vallee-de-la-semois-bientot-parc-national-11029741>
- Mihnea Tanasescu. (2017). Field Notes on the Meaning of Rewilding. *Ethics, Policy and Environment*, 20(3), 333-349. <https://doi.org/10.1080/21550085.2017.1374053>
- Nathanaël Wallenhorst. (2022). *Qui sauvera la planète ? Les technocrates, les autocrates, ou les démocrates*. Actes Sud.
- Nicolas Drapier. (2016). Les espaces de naturalité : Préservation, reconnaissance, valorisation | Espaces naturels. *Espaces naturels*, 55. <http://www.espaces-naturels.info/espaces-naturalite-preservation-reconnaissance-valorisation>
- Odile Riondet. (2008, janvier 1). *Paul Ricœur : Le texte, le récit et l'Histoire* [Text]. <https://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2008-02-0006-001>
- Pascal Simonet. (2002). *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?* Retz. <https://journals.openedition.org/osp/522>
- Paul Ricoeur. (1991). *L'intrigue et le récit historique*. Éd. du Seuil.
- Pauline Rochart. (2021). Face à l'urgence écologique, la puissance des récits. *Grand'place*. <https://www.grandplace.net/post/face-à-l-urgence-écologique-la-puissance-des-récits>
- Philippe Descola. (2018). *Les natures en question* (Collège de France). Odile Jacob.
- Philippe Descola. (2021). *Les formes du visible : Une anthropologie de la figuration*. Éditions du Seuil.
- Pierre Athanaze. (2016). Réintroduire, laisser-faire ou les deux ? | Espaces naturels. *Espaces naturels*, 55. <http://www.espaces-naturels.info/reintroduire-laisser-faire-ou-deux>
- Que font le Parc national et ses partenaires pour augmenter la résilience des forêts ?* (2024). <https://parc-national-esem.be/que-fait-le-parc-national-pour-augmenter-la-resilience-des-forets/>
- Récit | Penser la narrativité contemporaine*. (s. d.). Consulté 26 juillet 2025, à l'adresse <https://penserlanarrativite.net/documentation/bilan-des-notions/recit>
- Régis Barraud. (2011). Rivières du futur, wild rivers ? *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement*, Hors-série 10, Article Hors-série 10. <https://doi.org/10.4000/vertigo.11411>
- Régis Barraud. (2020). *Les références spatiales et temporelles des paysages forestiers du rewilding en Europe : Imaginaires, discours et projets*. <https://journals.openedition.org/paysage/9076>

- Régis Barraud. (2021). *(Re)conquêtes sauvages : Trajectoires, spatialités et récits* [Thesis, Université de Bordeaux Montaigne]. <https://hal.science/tel-03562246>
- Rémi Beau. (2016). Délaisser la wilderness ? | Espaces naturels. *Espaces naturels*, 55. <http://www.espaces-naturels.info/delaisser-wilderness>
- Rewilding Expo. (2024). <https://www.aquascope.be/wp-content/uploads/2024/08/CP-REWILDING.pdf>
- Roberto Epple. (2016). Des « rivières joyaux » que nous pouvons encore préserver | Espaces naturels. *Espaces naturels*, 55. <http://www.espaces-naturels.info/rivieres-joyaux-que-nous-pouvons-encore-preserver>
- Roland Barthes. (1966). *Introduction à l'analyse structurale des récits—Persée*. https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1966_num_8_1_1113
- Rondelez, N. (2025, avril 10). *Le Parc National de l'Entre-Sambre-et-Meuse est déjà remarqué par l'Unesco—RTBF Actus*. RTBF. <https://www.rtbf.be/article/le-parc-national-de-l-entre-sambre-et-meuse-est-deja-remarque-par-l-unesco-11531589>
- Salomé Dehaut. (2023). Fondements pour une géographie plus qu'humaine du rewilding : Revue de littérature et proposition de définition. *Natures Sciences Sociétés*, 31(1), 3-17. <https://doi.org/10.1051/nss/2023023>
- Salomé Dehaut. (2025). Récits du futur : Les imaginaires socio-écologiques du rewilding dans la presse européenne. *Annales de géographie*, 762763(2-3), 112-139. <https://doi.org/10.3917/ag.762.0112>
- Sarrazin, F., Lecomte, J., & Frascaria-Lacoste, N. (2021). Libre évolution des forêts, de quelle évolution parle-t-on ? *Revue forestière française*, 73(2-3), Article 2-3. <https://doi.org/10.20870/revforfr.2021.5479>
- Sébastien Lezaca-Rojas, Coline Drapier, & Johanna Breyne. (2022). QUELLES OPPORTUNITÉS POUR LE REWILDING EN WALLONIE ? *Forêt.Nature*, 163, 34-42.
- Théophile Le Méné. (2025, mars 21). «Les idéologues du réensauvagement de la forêt ont tort : Le maintien d'une gestion forestière est indispensable». *Le Figaro*. <https://www.lefigaro.fr/vox/politique/les-ideologues-du-reensauvagement-de-la-foret-ont-tort-le-maintien-d-une-gestion-forestiere-est-indispensable-20250321>
- Thomas Grillot. (2021, août 31). *Sauvages et réensauvageurs—La Vie des idées*. <https://laviedesidees.fr/Sauvages-et-reensauvageurs>

Une étude inédite pour évaluer la résilience des forêts en libre évolution ! (2025, juillet 16). *Parc national ESEM*. <https://parc-national-esem.be/une-etude-inedite-pour-evaluer-la-resilience-des-forets-en-libre-evolution/>

Valérie Boisvert. (2016). Mobiliser l'économie | Espaces naturels. *Espaces naturels*, 55, 3.

Vincent Vignon & Marc Michelot. (2016). Rewilding avec les grands herbivores | Espaces naturels. *Espaces naturels*, 55. <http://www.espaces-naturels.info/rewilding-avec-grands-herbivores>

WWF Belgique. (2023, octobre 11). Réensauvager la nature belge. *WWF Belgique*. <https://wwf.be/fr/actualites/reensauvager-la-nature-belge>

Yves Reuter. (2005). *L'analyse du récit*. A. Colin.

Zyrene Estallo. (2024, octobre 10). La mise en récit : Une compétence transformatrice. *Affaires universitaires*. <https://www.affairesuniversitaires.ca/career-advice-fr/la-mise-en-recit-une-competence-transformatrice/>

9. Annexes

9.1. Guide d'entretien thématique

1. Contexte personnel	○ Qu'est-ce qui vous a conduit à vous impliquer dans le réensauvagement et les projets de libre-évolution ? ○ Depuis combien de temps êtes-vous impliqué dans ces projets au sein du Parc National ESEM ? ○ Quels événements ou rencontres ont influencé votre vision du réensauvagement ?
2. Représentations du « sauvage »	○ Qu'est-ce que le terme « sauvage » évoque pour vous ? ○ Quelle différence faites-vous être un espace naturel géré et un espace en libre-évolution ? ○ Pensez-vous que le « sauvage » existe encore vraiment aujourd'hui ? Si oui, où ? ○ Avez-vous des exemples concrets, dans le parc ou ailleurs, qui incarnent cette idée du sauvage ? ○ En quoi votre vision du sauvage a-t-elle évolué au fil du temps ?
3. Récits et discours autour du réensauvagement	○ Comment décririez-vous votre vision du réensauvagement à quelqu'un qui n'en a jamais entendu parler ? ○ Y a-t-il des histoires, des mythes, ou des récits personnels qui influencent votre manière de voir la nature ? ○ Comment racontez-vous vos expériences et vos actions à votre entourage ? au public ? ○ Selon vous, quels sont les discours dominants autour du réensauvagement dans le Parc National ? Sont-ils plutôt positifs, négatifs ou mitigés ? ○ Y a-t-il des figures inspirants qui influencent votre vision ? ○ Avez-vous remarqué une évolution dans la manière dont ces récits sont perçus au fil du temps ?
4. Relations homme-nature	○ Quelle place attribuez-vous à l'humain dans les dynamiques écologiques du parc ? ○ Pensez-vous que l'humain doit intervenir ou laisser faire la nature ? Pourquoi ? ○ Y a-t-il des éléments matériels qui influencent la manière dont le sauvage est géré ? ○ Comment pensez-vous que la perception du réensauvagement influence les relations des visiteurs avec la nature dans le parc ? ○ Avez-vous remarqué des changements dans les comportements des habitants ou des touristes suite aux projets de libre-évolution ? ○ Selon vous, le réensauvagement peut-il aider à rétablir une connexion entre l'homme et la nature ?
5. Gestion forestière	○ Comment les principes de libre-évolution influencent-ils les pratiques de gestion forestière dans le Parc National ? ○ Quelles sont les principales différences entre une forêt gérée traditionnellement et une forêt en libre-évolution ? ○ Y a-t-il eu des débats ou des controverses sur ces pratiques de gestion ? Quels étaient les principaux arguments ?

	○ Avez-vous observé des conséquences écologiques particulières dans la mise en place de ces pratiques ?
6. Enjeux	○ Quels sont, selon vous, les impacts économiques et sociaux du réensauvagement dans le Parc National ? ○ Y a-t-il eu des tensions entre les différents acteurs à ce sujet ? ○ Comment percevez-vous l'implication des acteurs institutionnels et politiques dans ces projets ? ○ Pensez-vous que ces projets pourraient être un modèle pour d'autres territoires ?
7. Vision pour l'avenir	○ Comment voyez-vous l'avenir du réensauvagement dans ce parc pour les prochaines années ? ○ Quelles évolutions souhaiteriez-vous voir dans la gestion de ces espaces ? ○ Quelles seraient, selon vous, les principales menaces ou opportunités pour le réensauvagement ici ?